

**Traduire la *Psychopathologie générale* : Sartre avec
Lagache et Aron, face à Jaspers. Une lecture du
mémoire de DES de Sartre sur *L'Image dans la vie
psychologique* (1927)**

*Die Übersetzung der Allgemeinen Psychopathologie: Sartre mit Lagache und
Aron gegenüber Jaspers. Eine Lektüre von Sartres DES-Arbeit über L'image
dans la vie psychologique (1927)*

Grégory Cormann et Gautier Dassonneville



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rgi/2317>

ISSN : 1775-3988

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 23 décembre 2019

Pagination : 99-129

ISBN : 978-2-271-13065-5

ISSN : 1253-7837

Ce document vous est offert par Université de Liège



Référence électronique

Grégory Cormann et Gautier Dassonneville, « Traduire la *Psychopathologie générale* : Sartre avec
Lagache et Aron, face à Jaspers. Une lecture du mémoire de DES de Sartre sur *L'Image dans la vie
psychologique* (1927) », *Revue germanique internationale* [En ligne], 30 | 2019, mis en ligne le 07 janvier
2020, consulté le 15 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rgi/2317>

Traduire la *Psychopathologie générale* : Sartre avec Lagache et Aron, face à Jaspers. Une lecture du mémoire de DES de Sartre sur *L'Image dans la vie psychologique* (1927)

Grégory Cormann

Maître de conférences, Université de Liège

Gautier Dassonneville

Docteur en Philosophie, membre associé
du Centre de recherche phénoménologiques,
Université de Liège

Introduction

En 1926-1927, durant sa troisième année à l'École normale supérieure, Jean-Paul Sartre prépara son Diplôme d'études supérieures, sésame nécessaire au passage de l'agrégation de philosophie. Son directeur de mémoire, le professeur Henri Delacroix, était alors titulaire depuis 1919 de l'une des premières chaires de psychologie à la Sorbonne dont il s'apprêtait à devenir le doyen en 1928. Avec la défense d'un mémoire original intitulé *L'Image dans la vie psychologique : rôle et nature*, Sartre obtint non seulement la mention Très Bien¹, mais aussi, quelques années plus tard, le soutien de son ancien directeur au moment de candidater pour la bourse berlinoise². De même, il gagna l'intérêt et la confiance qui lui offriront

1. Cf. Michel Contat et Michel Rybalka, *Les Écrits de Sartre : chronologie, bibliographie commentée*, Paris, Gallimard, 1970, p. 24.

2. Cf. Mauricette Berne (éd.), *Sartre*, Catalogue de l'exposition de la BNF, Paris, Bibliothèque nationale de France/Gallimard, 2005, p. 73. Cité par Frédéric Fruteau de Laclous, *La psychologie des philosophes. De Bergson à Vernant*, Paris, PUF, 2012, p. 198.

l'opportunité de publier *L'Imagination*³ chez Alcan en 1936, et « La structure intentionnelle de l'image⁴ » dans la *Revue de métaphysique et de morale* en 1938, effectuant ainsi l'une des premières percées phénoménologiques dans la psychologie française. Autant dire que la réussite du diplôme a eu quelque chose d'un acte fondateur pour la carrière philosophique de Sartre et que ce texte constitue un document inestimable pour l'exégèse de la pensée sartrienne.

L'un des premiers effets de la publication de *L'Image dans la vie psychologique : rôle et nature*⁵ dans le volume 22 des *Études sartriennes* à l'automne 2018 est de redonner du liant aux deux essais de psycho-phénoménologie de l'imagination en nous rappelant, s'il le fallait, que Sartre fut d'abord et avant tout un psychologue français, formé à la philosophie spiritualiste, idéaliste et à orientation psychologique. En effet, on a largement oublié aujourd'hui que *L'Imagination* fut conçu et reçu d'abord dans son champ d'émergence, à savoir le champ de la psychologie (philosophique) française⁶. De l'accueil dubitatif d'Henri Piéron dans l'*Année psychologique*⁷ à l'accueil naturellement plus enthousiaste de Merleau-Ponty dans le *Journal de psychologie normale et pathologique*⁸, en passant par le compte rendu admiratif de Yanne Felman-Comiti dans la *Revue de métaphysique et de morale*⁹, tout le monde attend de la part de Sartre qu'il apporte les preuves ou la confirmation de ce que son travail historico-critique avance et qu'il présente sa propre conception de l'imagination, après avoir détruit toutes les conceptions classiques tenues par la psychologie traditionnelle. Ce sera chose faite avec la publication de *L'Imaginaire*¹⁰ en février 1940 chez Gallimard, issu d'un remaniement de la seconde partie du manuscrit présenté à Alcan en 1936 sous un titre encore hésitant (« L'Image » ou « Les Mondes Imaginaires »). La lecture de Heidegger en 1939 permet alors à Sartre d'affirmer la perspective ontologique défendue dans la conclusion de *L'Imaginaire* et de fonder la fonction imageante de la conscience

3. Jean-Paul Sartre, *L'Imagination*, édition corrigée avec un index par Arlette Elkaïm-Sartre, Paris, PUF, 2010.

4. Jean-Paul Sartre, « La structure intentionnelle de l'image », *Revue de métaphysique et de morale* 45, 1938, (p. 543-609). Ce texte sera repris tel quel dans la première partie de *L'Imaginaire* : « Le certain ».

5. Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique : rôle et nature*, in : *Études sartriennes*, n° 22 : *Sartre inédit : le mémoire de fin d'études (1927)*, sous la direction scientifique de Gautier Dassonneville, Paris, Classiques Garnier, 2018, (p. 43-247). Ce volume contient également la liste des emprunts de Sartre à la Bibliothèque des Lettres de l'ENS entre 1924 et 1928, soit plus de 600 sorties d'ouvrages, nous offrant un panorama inédit de l'univers culturel dans lequel se meut le normalien à cette époque.

6. Cf. Jacqueline Carroy, Annick Ohayon et Régine Plas, *Histoire de la psychologie en France*, Paris, La Découverte, 2006, p. 102-109 ; Frédéric Fruteau de Laclos, *La psychologie des philosophes. De Bergson à Vernant*, Paris, PUF, 2012, p. 31-54 et p. 197-224.

7. *Année psychologique* 37, 1936, p. 672. La recension est signée des initiales H. P. et paraît dans la section VIII relative aux thèmes « Association et Imagination. Les Images et l'Eidétisme. Le Rêve ».

8. *Journal de psychologie normale et pathologique* 33, 1936, (p. 756-761).

9. *Revue de métaphysique et de morale* 44, 1937, (p. 767-769).

10. Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire. Psychologie phénoménologique de l'imagination*, édition revue et présentée par Arlette Elkaïm Sartre, Paris, Gallimard, folio essais, 2005.

dans son pouvoir néantisant et constituant. L'imagination se voit enfin définie comme l'un des traits essentiels d'une conscience libre et en situation dans le monde¹¹.

Si les revues spécialisées de psychologie semblent cette fois faire la sourde oreille, Daniel Lagache, l'ancien condisciple de l'École normale supérieure devenu entre-temps professeur de psychologie à l'Université de Strasbourg, a quant à lui plusieurs raisons d'être attentif à la sortie de *L'Imaginaire* dont il rédige une recension très positive. En effet, c'est l'occasion pour Lagache de reprendre un dialogue qui a commencé au temps de la rue d'Ulm et qui s'est prolongé en 1934-1935 autour de sa thèse en médecine sur *Les Hallucinations verbales et la parole*, ainsi que de l'épisode bien connu de l'injection de mescaline à Sartre¹² qui, fraîchement rentré de Berlin, venait justement de reprendre ses travaux sur l'imagination pour répondre à la commande de Delacroix. On comprend donc que, dans sa recension, Lagache, dans un bref portrait de l'auteur en romancier et philosophe, commence par se réjouir de voir enfin paraître *L'Imaginaire* comme l'aboutissement de recherches dont il avait connu les tout premiers pas : « il y a déjà près de quinze ans, écrit-il, Sartre achevait son premier mémoire sur les images, mémoire resté inédit et passé sans doute en partie dans ses travaux ultérieurs. Mais ce n'était qu'un point de départ. Depuis, la pensée et l'orientation de l'auteur se sont enrichies et affermies. Le changement essentiel a été son contact intime avec la phénoménologie et la philosophie existentielle ». La perspective apportée par Sartre sur l'imaginaire est donc très autorisée et sa diffusion auprès du public français a quelque chose de nécessaire. « L'imagination, ajoute Lagache, est bien "le problème" de Jean-Paul Sartre »¹³.

Au point de départ de ce travail, *L'Image dans la vie psychologique* donne à voir, de manière inattendue, un instantané de la vie intellectuelle de la fin des années 1920. On savait que le jeune Sartre, flanqué de ses condisciples philosophes de l'ENS (Nizan, Aron, Lagache et Canguilhem) préférait les séances cliniques de Dumas à Saint-Anne aux cours magistraux de Pierre Janet au Collège de France¹⁴.

11. De nombreux travaux ont montré la manière par laquelle la conception sartrienne de l'imagination a déterminé sa conception générale de la conscience dans *L'Être et le néant*. Outre les travaux de François Noudelmann et de Philippe Cabestan sur l'imagination, on peut signaler l'article de Christopher Lapiere, « De l'imaginaire au désir : itinéraire dans l'œuvre de Sartre de 1936 à 1943 », *Études Sartriennes* 19, 2015, p. 121-165. Le lecteur hispanophone pourra aussi se référer au travail pionnier de Joachim Maristany, *Sartre. El círculo imaginario. Ontología irreal de la imagen*, Barcelone, Anthropos, 1987, qui donne la toute première notice un peu détaillée du diplôme de Sartre.

12. M. Contat et M. Rybalka établissent la date de la prise de mescaline à février 1935 (*Les Écrits de Sartre*, p. 26). Dans ses notes, Sartre évoque une conversation avec Lagache qui eut lieu en septembre et au cours de laquelle il fut décidé d'expérimenter la mescaline (« Notes sur la prise de mescaline », in : *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2010, p. 1222-1237). On peut supposer que la soutenance de thèse de Lagache en 1934 fut l'occasion des retrouvailles entre les deux anciens camarades.

13. Daniel Lagache, « L'imaginaire de Jean-Paul Sartre », *Bulletin de la faculté des Lettres de Strasbourg* 8, 1941, (p. 309-325). Nous citons ensuite la pagination de ce texte repris dans *Œuvres I*, Paris, PUF, 1977, p. 339-361.

14. Cf. Annie Cohen-Solal, *Sartre. 1905-1980*, Paris, Gallimard, p. 140 ; Daniel Lagache, « Janet au Collège de France », *L'Évolution psychiatrique* 3, 1950, (p. 411-418), p. 417.

Cela se vérifie dans le mémoire de DES où Sartre se réfère à un échange oral¹⁵ avec celui-là, tandis que celui-ci n'est mentionné que de manière plutôt allusive. Cependant, c'est bien dans l'aire d'influence théorique des deux psychopathologues que prend place une bonne partie des analyses de Sartre dans la mesure où la lecture du *Journal de psychologie normale et pathologique*, fondé par Janet et Dumas en 1904, joue un rôle de premier plan pour le philosophe en herbe qui cherche à se confronter aux données les plus récentes de son temps sur le problème de l'image. Sartre y puise la matière de son débat avec Erich Rodolf Jaensch (et avec l'école de Marburg) dont il réfute l'hypothèse des « images eidétiques » que certains sujets ont l'impression de voir et de pouvoir localiser dans l'espace¹⁶. De même, l'article du docteur Adrien Borel sur les « Rêveurs et boudeurs morbides » lui permet d'étayer son analyse sur « le schizoïde » qui, à côté du mystique, du savant et de l'artiste, incarne l'une des quatre grandes « attitudes envers l'image »¹⁷. De ce point de vue, un simple coup d'œil à la table des matières du *Journal de psychologie* du 15 juin 1927 nous fait sentir la pleine actualité de l'étude de Sartre au sein d'un champ de la recherche psychologique en pleine expansion : on y retrouve les comptes rendus des ouvrages qui viennent de paraître, ceux de François Gorphe (*La Critique du témoignage*, 1924), de Paul Guillaume (*L'Imitation chez l'enfant*, 1925) et de Jean Piaget (*La Représentation du monde chez l'enfant*, 1926), – autant de travaux mobilisés par Sartre pour nourrir ses propres développements. Aussi doit-on souligner que, derrière des noms un peu ou complètement oubliés de nos jours¹⁸, beaucoup des sources exploitées par le jeune philosophe sont de parution récente lorsqu'il défend son mémoire en juin 1927 (les travaux de Georges Dwelshauwers, Dan Badareu, Pierre Quercy, J.-E. Segers, Pierre Vachet, Henri Delacroix), et, pour certaines, inédites en français (les articles de *L'Archiv für die gesamte Psychologie*), voire complètement inédites¹⁹. Enfin, la manière dont Sartre mobilise ponctuellement des observations faites par ses camarades Aron et Lagache achève de donner un tableau vivant de la manière dont la nouvelle génération s'inscrit dans le panorama de la psychologie française de l'entre-deux-guerres.

15. Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique*, p. 218.

16. *Ibid.*, p. 55-57. Sartre utilise deux études de Pierre Quercy sur la théorie de l'eidétisme défendue par l'école de Marburg qui avaient été publiées dans le *Journal de psychologie* (15 novembre 1925 et 15 juillet 1926). Après avoir synthétisé les travaux de Jaensch, Quercy y présente une étude comparative où il rend compte de ses propres résultats auprès d'un échantillon de deux cents écoliers de 9 à 15 ans, interrogés suivant la méthodologie du psychologue allemand.

17. *Ibid.*, p. 212. Il faudrait mener une étude à part entière sur la manière dont cette conception de la schizophrénie s'appuie sur la définition de Bleuler de la schizophrénie comme « perte du contact vital avec la réalité » : la figure du schizophrène qui s'en dégage va dans le sens de la théorie de l'irréalité de l'image (*L'Imaginaire*, p. 282-285).

18. Concernant, par exemple, le relatif oubli de l'école de Würzburg, voir Janette Friedrich, « La psychologie de la pensée de l'École de Würzburg. Analyse d'un cas de marginalisation », *L'Homme et la société* 167-168-169, 1-2-3, 2008, (p. 251-278).

19. Voir, en ouverture des *Marranes*, un écrit de jeunesse de Sartre, le remerciement adressé à Mme Piéron quant au prêt de « notes manuscrites d'un important factum qu'elle tient en réserve ». Jean-Paul Sartre, *Écrits de jeunesse*, édités et annotés par M. Contat et M. Rybalka, Paris, Gallimard, 1990, p. 417.

En contraste avec l'idéal de « l'homme seul » qui anime le projet philosophique et littéraire du jeune Sartre²⁰, nous voyons ici se dessiner la figure d'un Sartre impliqué dans un mouvement d'échanges intellectuels qui s'effectuent à travers les sociétés savantes, les laboratoires et les revues. Le diplôme se fait ainsi l'écho d'une certaine *sociabilité intellectuelle* et du dialogue interdisciplinaire qui a lieu dans les sciences humaines à cette époque. À l'image de cet esprit d'ouverture, la psychologie philosophique française de l'entre-deux-guerres s'élabore dans un dialogue soutenu avec les différentes disciplines des sciences humaines et sociales, en puisant aussi bien du côté de la psychologie métaphysique d'un Bergson que du côté de la psychologie physiologique et expérimentale menée dans les laboratoires de Piéron et de Guillaume.

Cette implication dans la psychologie de l'époque contraste également avec le récit canonique des origines de l'existentialisme sartrien où apparaissait l'image d'un Sartre qui, au tournant des années 1930, possédait déjà de nombreuses vues originales, mais bricolait encore une philosophie à l'aide de concepts épars, mobilisés pour mener la fronde à la fois contre la philosophie de l'Université française et contre la psychologie classique. Voici comment, dans *La Force de l'âge*, en 1960, Simone de Beauvoir dépeint le jeune intellectuel en 1929 :

Ce qui l'intéressait avant tout, c'était les gens. À la psychologie analytique et poussiéreuse qu'on enseignait à la Sorbonne, il souhaitait opposer une *compréhension* concrète, donc synthétique, des individus. Cette notion, il l'avait rencontrée chez Jaspers dont on avait traduit en 1927 le traité de *Psychopathologie* écrit en 1913 ; avec Nizan, il avait corrigé les épreuves du texte français. Jaspers opposait à l'explication causale, utilisée dans les sciences, un autre type de pensée qui ne repose sur aucun principe universel, mais qui saisit des relations singulières par des intuitions, plus affectives que rationnelles et d'une irrécusable évidence ; il la définissait et la justifiait à partir de la phénoménologie. Sartre ignorait tout de cette philosophie, mais il n'en avait pas moins retenu l'idée de compréhension et il tentait de l'appliquer. Il croyait à la graphologie et davantage encore à la physiognomonie ; il se livra sur mon visage, sur celui de ma sœur, sur ceux de mes amis, à des examens et à des interprétations qu'il prenait tout à fait au sérieux²¹.

C'est ainsi que Sartre aurait trouvé chez Karl Jaspers « une directive assez vague » à travers la notion de compréhension qui offrait un « schéma » pour saisir l'individu dans sa singularité selon une approche synthétique²². Dans le cadre de cet article, nous souhaitons reprendre à nouveaux frais, à partir du mémoire de 1927, la question du rapport de Sartre et des philosophes de sa génération à la *Psychopathologie générale* de Jaspers. La manière dont Sartre a lui-même retracé ses rapports à Jaspers dans *Questions de méthode*, en 1957, au moment où il réinvestissait massivement la notion de compréhension issue des sciences humaines allemandes (psychiatrie, histoire, sociologie), a contribué au flou qui entoure cette

20. Cf. Vincent de Coorebyter, *Sartre avant la phénoménologie*, Bruxelles, Ousia, 2005, p. 252-297.

21. Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge* (1960), Paris, Gallimard, 2012, p. 58.

22. *Ibid.*, p. 167.

question²³. Le dédoublement de Jaspers en psychopathe et en philosophe de l'existence participe sans doute de cette confusion. En tout cas, elle signe chez Sartre une ambiguïté à l'égard de l'œuvre du penseur de Heidelberg : à rebours de l'intérêt et de l'inspiration suscités par l'*Allgemeine Psychopathologie* et sa traduction française, la philosophie de l'existence développée par Jaspers à partir de 1923 n'entraîne pas l'adhésion de l'auteur de *L'Être et le néant* qui l'amène à écrire à Gabriel Marcel, au moment de la parution de son premier grand livre, que « la pensée de Jaspers [lui] paraît facile, confuse et déplaisante²⁴ ». Après avoir restitué la socialité intellectuelle dans laquelle Sartre est formé à l'ENS, qui est fortement marquée par la connaissance de la pensée allemande du temps, notamment des principaux courants psychologiques qui y apparaissent au début du XX^e siècle, nous chercherons, à l'inverse, à montrer l'importance durable de Jaspers, en particulier de son traité de psychopathologie de 1913, pour comprendre les rapports de Sartre avec certains des protagonistes principaux de sa génération, d'abord dans le champ de la psychiatrie avec son condisciple Daniel Lagache, ensuite dans celui de l'histoire avec son « petit camarade » Raymond Aron dont Georges Canguilhem a jadis rappelé ce que sa préoccupation pour la philosophie de l'histoire devait à sa connaissance de Jaspers dès ses années d'École normale²⁵.

Par-delà les conceptions communes issues de l'influence de la psychiatrie allemande, mais peut-être aussi par-delà certains malentendus, notre présentation inédite du mémoire de DES de Sartre se donnera ainsi pour objectif d'apporter une contribution originale à une archéologie de la pensée française contemporaine au sein de laquelle les projets anthropologiques qui s'y développent, notamment chez Lagache et chez Sartre, assument ce que l'on pourrait appeler une *morsure théorique réciproque* de la psychopathologie classique et de la philosophie (phénoménologique) : ces deux champs théoriques communiquent autour des concepts de situation et de compréhension dont ils se saisissent chacun à partir d'un usage spécifique (disciplinairement déterminé) des méthodes pathologique et phénoménologique. Notre présentation nous permettra de cette façon de resituer la phénoménologie sartrienne de la subjectivité (historique) dans le cadre de l'histoire de la psychologie philosophique française et des rapports de la philosophie au début du XX^e siècle avec la psychiatrie et avec la psychopathologie.

Sartre, la pensée allemande et la psychologie

Le mémoire de DES met en évidence une connaissance, non seulement approfondie, mais aussi intime des travaux les plus contemporains de la psychologie allemande. Le mémoire de Sartre s'inscrit donc dans une réforme de la pensée (philosophique) française qui a restauré, pour une décennie, entre les ruptures des deux guerres mondiales, les relations intellectuelles avec l'Allemagne. En 1933-1934,

23. Jean-Paul Sartre, *Questions de méthode* (1957), Paris, Gallimard, 1986, p. 19-20.

24. Jean-Paul Sartre, *Lettre à Gabriel Marcel* (1943), *Revue de la BNF* 48, 3, 2014, p. 62-63.

25. Georges Canguilhem, « Raymond Aron et la philosophie critique de l'histoire » (1989), *Enquête* 7, 1992. URL : <http://enquete.revues.org/138> (dernière consultation : 31 octobre 2019).

Sartre sera un des derniers à faire un voyage d'études en Allemagne avant la refermeture du territoire allemand contrôlé par les nazis. Pour les normaliens nés entre 1901 et 1905, la connaissance de la langue et de la culture allemandes est remarquablement développée. Sartre, Lagache et Aron ne font pas exception. La « découverte » par Sartre de la phénoménologie de Husserl et de Heidegger à Berlin en 1934, toute décisive qu'elle fut, est alors l'accomplissement d'une longue séquence de formation et d'expérimentation philosophique et littéraire qui le voit choisir une voie originale dans ce nouveau cheminement de la philosophie française.

De cette relation déterminante avec l'Allemagne qui reprend au début des années 1920, on retient souvent une alternative simple : la reprise après-guerre des grands échanges intellectuels qui avaient longtemps représenté l'idéal civilisationnel des Lumières, d'une part, la création d'autres formes d'expression et la valorisation d'autres modes d'existences, d'autre part. Sur le premier plan, on rappelle volontiers la relance par Paul Desjardins des *Décades de Pontigny*²⁶, auxquelles Sartre participe d'ailleurs en 1926 pour y parler de Descartes, ou la création des Cours internationaux de Davos – les fameuses Conférences de Davos –, où Piaget, Cavaillès et Levinas côtoient Cassirer, Heidegger ou encore Einstein, en même temps que Brunschvicg, Lévy-Bruhl et Mauss²⁷. Sur le second plan, les années 1920 voient l'efflorescence de nombreuses revues littéraires, dont les revues surréalistes, qui, marquées notamment par la psychanalyse et par les récits ethnographiques, cherchent à expérimenter de nouvelles formes de cultures et de subjectivités, et à produire sans délai un monde nouveau. Une telle opposition entre conservatisme (éclairé) et révolution (poétique) est commode. Par son côté aporétique, elle prophétise l'échec toujours déjà sûr de cet entre-deux-guerres qui s'ignorait. Mais on peut regretter qu'elle l'annonce seulement rétrospectivement : cette opposition nous convient pour expliquer ce que fut l'histoire passée, mais on n'a pas l'impression qu'elle nous permette de comprendre mieux comment cette histoire s'est passée. De surcroît, dans tous les cas, en se limitant à cette dualité trop complémentaire, on passe à côté d'une partie de l'histoire intellectuelle des années 1920 et 1930 qui est essentielle pour comprendre la trajectoire de Sartre.

Deux aspects supplémentaires doivent être envisagés : d'abord, les lieux, communautés et salons dans lesquels se rencontraient, disons au quotidien, au moins deux générations de philosophes et d'écrivains français et des philosophes et universitaires de culture allemandes que les différentes révolutions du début du *xx*^e siècle ont poussé vers la France ; ensuite, à côté des revues littéraires, les revues de psychologie, qui nous ramènent au contexte d'écriture du mémoire sur l'image et qui ont pour caractéristique d'annoncer les grandes revues de la Libération par le dépassement des disciplines qu'elles mettent en œuvre. Quant au milieu intellectuel de l'École normale supérieure au sein duquel Sartre compose son mémoire, on est à peine en train de découvrir l'importance du Groupe

26. François Chaubet, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2000.

27. Ethan Kleinberg, *Generation existential. Heidegger's philosophy in France, 1927-1961*, Ithaca, Cornell University Press, 2005.

d'Information Internationale de l'École Normale Supérieure²⁸. Ce groupe, créé en 1923, se donnait pour objectif de contribuer à renouer les relations intellectuelles franco-allemandes quelques années après la Première Guerre mondiale, sous le parrainage d'Henri Lichtenberger, professeur de littérature allemande en Sorbonne, et de Lucien Herr, célèbre bibliothécaire de l'ENS, qui n'ont cessé dans la tragédie de vies passées entre France et Allemagne de jouer le rôle de passeurs culturels entre les deux pays. À certains égards, le Groupe d'Information Internationale de l'ENS réactive le modèle classique des grandes figures médiatrices de l'« esprit européen » en invitant comme conférenciers des auteurs comme Thomas Mann ou Georges Duhamel, mais aussi James Joyce ou Miguel de Unamuno. Ce serait toutefois négliger plusieurs caractéristiques de ce groupe. Celui-ci a rassemblé des personnalités très différentes de la génération née dans les premières années du vingtième siècle. Le groupe réunit une série de jeunes normaliens nés entre 1901 et 1905 (qui intègrent l'ENS à partir de 1919). Plusieurs sont promis à la renommée, selon des voies différentes, souvent marquées par l'histoire à venir. On y trouve en majorité des étudiants de philosophie, comme Jean Prévost (promotion 1919), Henri Jourdan (1921), Vladimir Jankélévitch (1923), Jean Cavaillès (1923), Georges Friedmann (1923), ainsi que Paul Nizan et Raymond Aron (1924). Il y a aussi le germaniste Robert Minder (1921), Alfred Kastler (1922), futur Prix Nobel de physique, ou encore Pierre Brossolette (1922), historien de formation, futur journaliste et homme politique.

Aron et Nizan auront la responsabilité de l'organisation des activités du groupe en 1925 et 1926²⁹. Mais c'est Robert Minder, futur professeur au Collège de France³⁰, qui fonde le groupe avec Georges Friedmann dans la continuité de la première génération de la germanistique française, dans laquelle on trouve Charles Andler ou Henri Lichtenberger, mais aussi le grand-père de Sartre, Charles Schweitzer. Minder est aussi d'origine alsacienne, comme l'est Sartre par sa famille maternelle. Il a cependant été allemand jusqu'en 1919, comme son camarade Kastler, avant que le retour de l'Alsace à la France ne le conduise à Paris pour ses études. À Strasbourg, le jeune Minder avait suivi les cours de philosophie et de musicologie d'Albert Schweitzer. C'est dans cette socialité alsacienne³¹, qui a

28. Voir Jean-Paul Sartre, « Empédocle » (1926-1927), *Études sartriennes* 20 : *Inédits de jeunesse*. Empédocle et le Chant de la Contingence, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 27-50.

29. Hans Manfred Bock, « Raymond Aron und Deutschland. Aspekte einer intellektuellen Generationsanalyse », *Lendemains* 36, 141, 2011, (p. 43-58), p. 47 (Aron remplace alors G. Friedmann qui part à Berlin) ; Pascal Ory, *Nizan : destin d'un révolté*, Paris, Éditions Complexe, 2005, p. 46 (Nizan prend la direction du groupe à l'été 1925. Il invite Georges Duhamel, Thomas Mann et Jean Richard-Bloch.)

30. Anne Kwaschik, *Auf der Suche nach der deutschen Mentalität. Der Kulturhistoriker und Essayist Robert Minder*, Göttingen, Wallstein, 2008.

31. Minder s'est réclamé pendant toute sa vie de ce milieu de « médiateurs alsaciens » à Paris juste après la Première Guerre mondiale. Voir, à ce sujet, pour prolonger l'hypothèse, Robert Minder, « Médiateurs alsaciens à Paris : de Charles Andler, Henry Lichtenberger et Lucien Herr à Albert Schweitzer », in : Jürgen Olbert (éd.), *Le Colloque de Strasbourg 1977. Die erste Begegnung deutscher Französischlehrer und Französischer Deutschlehrer*, Francfort-sur-le-Main, Diesterweg, 1977, (p. 102-115). En ce qui concerne Sartre, et notamment sa relation dans la durée avec Minder, nous nous permettons de renvoyer à Grégory Cormann, « Empédocle, ou comment entrer en philosophie. Sartre et la pensée allemande dans les années 1920 », *Études sartriennes* 20, 2016, (p. 101-146).

participé à son éducation intellectuelle à l'École normale, qu'en 1927, l'année où il rédige son mémoire de DES, Sartre est invité avec Nizan à contribuer à la révision de la traduction de la *Psychopathologie générale* de Jaspers réalisée par Alfred Kastler et Jean Mendousse³². Les citations dans le DES relèvent très vraisemblablement de ce travail de vérification de la traduction de Jaspers³³. Mais, en s'inscrivant dans le cadre de l'intérêt général pour l'Allemagne de la génération de Sartre, elles mettent aussi en évidence le travail de recherche et d'information effectué par les membres du Groupe d'Information Internationale. Elles donnent en effet à connaître le travail fondamental d'une figure scientifique et morale majeure de son époque qui associe plusieurs coordonnées de la formation philosophique en France au début du XX^e siècle qui s'articule aux savoirs médicaux, psychologiques et psychopathologiques.

En ce qui concerne les savoirs psychologiques et psychopathologiques, le mémoire de 1927 permet de préciser la manière dont Sartre s'est approprié cette relation à la pensée allemande de son temps. À la marge des grandes rencontres internationales et des expérimentations littéraires et artistiques, qui sont immédiatement entées sur des positions politiques, l'attention de Sartre se focalise tout particulièrement sur la transmission des savoirs psychologiques allemands dans les revues de psychologie qui se réforment tout au long de l'entre-deux-guerres. La France connaît certes alors de vastes projets encyclopédiques, avec la publication du *Traité de psychologie* de Georges Dumas, suivie quelques années plus tard du *Nouveau Traité de psychologie* et du lancement de l'*Encyclopédie française* au début des années 1930 sous la responsabilité de Lucien Febvre, qui accorde également une part importante aux différents travaux de psychologie. Mais, face à cette « démonstration de force » de la psychologie française, les nouvelles revues de psychologie s'appliquent, d'un même mouvement, à faire passer la science allemande en France et à brouiller les frontières entre les disciplines relevant des sciences humaines (notamment entre psychologie, sociologie et histoire). On voit ainsi se relayer le travail de traduction des grands courants de la psychologie allemande, d'abord dans le *Journal de psychologie normale et pathologique* qui publie de nombreux travaux relevant de la psychologie de la forme, ensuite, à partir de 1927, dans la *Revue française de psychanalyse* qui accompagne les premières traductions de Freud en

32. Si Alfred Kastler est une figure scientifique et intellectuelle importante et reconnue, aucune attention n'est en général accordée au co-traducteur de la *Psychopathologie générale*, Jean Mendousse, lui aussi brillant normalien et physicien. Nous nous permettons donc de renvoyer au très beau portrait personnel qu'en a donné Alfred Kastler. On y apprend que Mendousse fit sa thèse de physique à Strasbourg de 1927 à 1931, avant d'être nommé à la Faculté des Sciences d'Alger de 1931 à 1942. Une mission militaire aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale devait ensuite orienter sa carrière et sa vie outre-Atlantique. Alfred Kastler, « Notice biographique de Jean Mendousse », *Expositions Virtuelles Bibliothèques de l'ENS*, <http://sherlock.ens.fr/items/show/110> (dernière consultation : 31 octobre 2019).

33. L'extrait de *La Force de l'âge* que nous avons donné plus haut indique, notamment, l'intérêt que Sartre a porté immédiatement au chapitre 3 de la *Psychopathologie générale* consacré aux « Expressions de l'âme », dans lequel Jaspers s'intéresse notamment à la physiognomonie et à la graphologie, ainsi qu'à la vérification sur les personnes de son entourage de ces développements de Jaspers. Voir Karl Jaspers, *Psychopathologie générale*, traduit d'après la 3^e éd. Allemande, Paris, Félix Alcan, p. 227-273.

français, enfin dans les *Recherches philosophiques* qui, sous l'égide de Koyré et de Wahl notamment, assure la première réception française de la phénoménologie.

Dans son étude sur l'image, Sartre donne ainsi une place prépondérante aux articles publiés au milieu des années 1920 dans le *Journal de psychologie normale et pathologique*, l'organe de publication de la Société de psychologie. Placée sous la responsabilité d'Ignace Meyerson, la revue est alors le carrefour d'une série de travaux au croisement des grands domaines de la psychologie, psychologie pathologique, psychologie des primitifs, psychologie de l'enfance. On ne s'étonnera donc pas de retrouver dans la revue et dans le mémoire de Sartre plusieurs travaux de Jean Piaget qui donne une synthèse du complexe théorique qui associe les figures du fou, de l'enfant et du primitif³⁴. La psychologie génétique de Piaget se situe alors au cœur de la pensée française contemporaine et fait du psychologue de l'enfant un protagoniste central de tous les débats du moment³⁵. Des années 1920 aux années 1930, Mauss, qui a accepté d'être vice-président de la Société de psychologie, publie également ses articles les plus importants qui s'intéressent d'abord aux relations entre la sociologie (la socio-anthropologie) et la psychologie, puis tracent les linéaments d'une nouvelle pensée de la subjectivité et du corps³⁶. Dans ce vaste mouvement qui occupe la décennie 1925-1935, la psychologie française prend ses distances avec la pente évolutionniste, voire avec les accents coloniaux, que charrient les travaux de Piaget comme ceux de Blondel écrits dans la continuité des ouvrages de Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive. Comme nous allons bientôt le voir, Jaspers a contribué à amorcer la critique de cette pente évolutionniste et pathologisante de la psychologie et de la psychologie philosophique française. L'importance de Jaspers sur ce point s'inscrit cependant dans un mouvement général de dépassement interne des grands courants de la psychopathologie confrontés dès la fin des années 1920 et le début des années 1930 aux crises successives qui affectent les sociétés occidentales. Il nous faut en dire un mot avant de pouvoir revenir sur le rôle spécifique de la pensée de Jaspers dans la pensée française des années 1930, en particulier chez Sartre, chez Lagache et chez Aron.

34. Jean Piaget, « Étude critique sur *L'expérience humaine et la causalité physique* de L. Brunschvicg », *Journal de psychologie normale et pathologique* 21, 1924, (p. 586-607) ; « Les traits principaux de la logique de l'enfant », *Journal de psychologie normale et pathologique* 21, 1-3, 1924, (p. 48-101) ; « Quelques explications d'enfants relatives à l'origine des astres », *Journal de psychologie normale et pathologique* 22, 1925, (p. 677-702) ; « L'explication de l'ombre chez l'enfant », *Journal de psychologie normale et pathologique*, vol. 24 1, 1927, (p. 230-242) ; « Psychopédagogie et mentalité infantine », *Journal de psychologie normale et pathologique* 25, 1928, (p. 31-60).

35. Voir, à cet égard, la discussion qui suit la conférence de Jean Piaget en 1928 devant la Société française de philosophie : Jean Piaget, « Les trois systèmes de la pensée de l'enfant : étude sur les rapports de la pensée rationnelle et de l'intelligence motrice », *Bulletin de la Société française de philosophie* 28, 4, 1928, (p. 97-141). (Compte rendu de la séance du 17 mai 1928 de la Société française de philosophie, avec thèse de Jean Piaget et discussion de Charles Blondel, Jean Bourjade, Henri Delacroix, Pierre Janet, Xavier Léon, Lucien Lévy-Bruhl, Henri Piéron, Désiré Roustan, Henri Wallon), accessible sur le site de la Fondation Piaget, <http://www.fondationjeanpiaget.ch/fjp/site/presentation/index.php?PRESMODE=1&DOCID=890> (dernière consultation : 31 octobre 2019).

36. Marcel Mauss, « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie », *Journal de psychologie normale et pathologique* 21, 1924, (p. 892-922) ; « Les techniques du corps », *Journal de psychologie normale et pathologique* 32, 3-4, 1936, (p. 271-293).

Le dépassement de la psychopathologie par elle-même : des situations-limites de Jaspers à une pensée en situation

Dans des notes sur le rapport entre « Psychanalyse et philosophie » qui datent des années 1950, Jean Hyppolite insiste sur le caractère « héroïque » de l'entreprise freudienne, qui n'a jamais cessé de se mettre en question en tant que système constitué. Il met en avant, d'un côté, la découverte de l'instinct de mort à la fin de la Première Guerre mondiale. Il cite aussi les « études concrètes » que constituent le cas Dora ou « L'homme aux loups », où la psychanalyse apparaît comme une « méthode concrète et féconde qui est plus la découverte d'une problématique qu'un système achevé »³⁷. Ces remarques, qui correspondent à la traduction des *Essais de psychanalyse* en 1927 et des *Cinq psychanalyses* en 1935³⁸, permettent de comprendre le rapport que Sartre instaure avec les principaux travaux psychopathologiques de son temps, notamment ceux de Freud et de Jaspers. Il ne s'agit pas seulement, contre eux, de mettre en échec les étiquettes nosographiques en tant qu'elles trahissent la richesse de l'expérience humaine³⁹ ; il s'agit d'abord et avant tout d'accompagner le mouvement critique qui traverse la pensée de ces auteurs et qui les fait sortir d'une systématique et, au fond, sortir de la psychopathologie elle-même, afin de penser leur situation historique à partir de cas concrets et de fragments d'expérience.

Inspiré par Jaspers, comme par Bergson et par Husserl, *Vers une cosmologie* d'Eugène Minkowski est un exemple de ce dépassement de la psychopathologie par elle-même. L'ouvrage de Minkowski, publié en 1936, se présente d'abord comme un recueil de textes courts, de petites vignettes phénoménologiques consacrées aux thèmes les plus divers (la volonté, l'attention, les cinq sens, la poésie ou le conflit de l'homme et du monde). Il s'agit, explique Minkowski, de fragments de textes qui n'avaient pu être intégrés dans son grand livre sur *Le Temps vécu*, parce qu'il s'agissait de développements trop longs ou d'excursus. Cette explication apparaît toutefois insuffisante. Lors de la republication du livre, en 1967, Minkowski insiste sur le fait que ces textes font écho au cataclysme qu'a représenté la Première Guerre mondiale. C'est à cause de ce « cataclysme » que la « vie contemporaine » apparaît désormais comme « fragmentaire »⁴⁰. On comprend du coup pourquoi les textes

37. Jean Hyppolite, « Psychanalyse et philosophie » (vers 1955), in : *Figures de la pensée philosophique*, Paris, PUF, 1991, p. 374. La présente section de cet article reprend, en la connectant au rôle déterminant de Jaspers, plusieurs développements de l'article que nous avons écrit avec Jérôme Englebert : voir Grégory Cormann et Jérôme Englebert, « Des situations-limites au dépassement de la situation : phénoménologie d'un concept sartrien », *Sartre Studies International* 22, 1, 2016, (p. 99-116).

38. Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse*, trad. fr. de S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1927 (ce volume s'ouvre par l'article « Au-delà du principe de plaisir » et contient également les « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort ») ; S. Freud, *Cinq Psychanalyses*, trad. fr. de Marie Bonaparte et Rudolph Loewenstein, Paris, Denoël et Stock, 1935.

39. Cf. Jean-François Louette, *Silences de Sartre*, Toulouse, PUM, 2002, et *Traces de Sartre*, Grenoble, ELLUG, 2009.

40. Eugène Minkowski, *Vers une cosmologie. Fragments philosophiques* (1936), Paris, Aubier-Montaigne, 1967, p. 9.

de *Vers une cosmologie* ne pouvaient pas figurer dans *Le Temps vécu* : ce ne sont pas des fragments de cas psychopathologiques ; ils correspondent, au contraire, à une « rupture avec la psychopathologie⁴¹ ». Dans *Vers une cosmologie*, l'important n'est plus de décrire les diverses formes de structurations psychiques, normales ou pathologiques. Si Minkowski s'y met en scène, c'est dans un « effort qui cherche non pas à décrire le moi, mais à construire, par-delà le moi, l'univers⁴² ».

En portant son attention directement sur le concept de situation, Sartre procède de même dans les textes (littéraires) qu'il écrit dans la deuxième moitié des années 1930 et qui présentent, dès le titre du recueil *Le Mur*, une tonalité très jaspersienne. Dans un article de 1933 paru dans les *Recherches philosophiques*, « Situation fondamentale et situations limites chez Karl Jaspers⁴³ », Gabriel Marcel avait déjà relevé la métaphore du « mur » par laquelle Jaspers exprime à la fois le champ d'action et les limites de l'action de l'homme dans le monde :

Des situations comme celle qui consiste dans le fait que je suis toujours impliqué dans des situations, que je ne puis vivre sans lutte et sans souffrance, que je prends inévitablement la Faute sur moi, que je dois mourir – voilà ce que j'appelle des situations limites. Elles ne se transforment pas, mais ne changent que dans leur manifestation ; rapportées à notre condition (*Dasein*) elles sont définitives. Nous ne pouvons regarder pardessus elles ; dans notre condition, nous ne voyons derrière elle rien de plus. Elles sont comme un mur contre lequel nous cognons, contre lequel nous butons. Il n'est pas en notre pouvoir de les modifier, mais seulement de les éclairer sans les expliquer ou les déduire en partie d'autre chose qu'elles. Elles sont liées à notre condition même (*Sie sind mit dem Dasein selbst*)⁴⁴.

La fin de l'article de Marcel décrit ensuite en longueur les cinq situations-limites (que résume la première phrase citée) sur lesquelles bute l'existence : la situation historique, le combat amoureux, la souffrance, la culpabilité et la mort. Comme Michel Rybalka et Jean-François Louette l'ont remarqué⁴⁵, les nouvelles du *Mur*, que Sartre écrit entre 1936 et 1938, témoignent d'une référence soutenue de Sartre à Jaspers. Le « Prière d'insérer » l'indique avec clarté : « Personne ne veut regarder en face l'Existence. Voici cinq petites déroutes – tragiques ou comiques – devant elle, cinq vies. [...] Toutes ces fuites sont arrêtées par un Mur : fuir l'existence, c'est encore exister. L'existence est un plein que l'homme ne peut quitter »⁴⁶.

À l'évidence, Jaspers fournit un des principes d'organisation du volume de Sartre. L'intérêt de Sartre pour l'image du mur est peut-être un souvenir de la

41. *Ibid.*, p. 11.

42. *Ibid.*, p. 13.

43. Gabriel Marcel, « Situation fondamentale et situations limites chez Karl Jaspers », *Recherches philosophiques* 2, 1932-1933, (p. 317-348).

44. Karl Jaspers, *Philosophie*, Berlin, Springer, 1932, t. II, p. 203, cité dans Gabriel Marcel, « Situation fondamentale et situations limites chez Karl Jaspers », p. 329. Marcel répète son propos à la page suivante, dans laquelle il retrouve la métaphore du « mur » (« elles sont plutôt comme une paroi contre laquelle nous nous heurtons »).

45. Michel Rybalka, « Notice du *Mur* », in : Jean-Paul Sartre, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1981, p. 1803 ; Jean-François Louette, « «La chambre» de Sartre, ou la folie de Voltaire », *Poétique* 153, 2008, (p. 41-61).

46. Jean-Paul Sartre, *Œuvres romanesques*, p. 1807.

« psychologie du philosophe » qui constitue une des originalités de la réflexion de Sartre sur l'image en 1927⁴⁷. Dans son usage du concept de situation-limite, celui-ci apporte toutefois deux corrections par rapport à Jaspers. Premièrement, l'ordre des nouvelles, du « Mur » à « L'enfance d'un chef », renverse l'ordre de présentation de ces situations : pour Sartre, il s'agit d'aller, non pas de la situation historique à la mort comme chez Jaspers, où se trouverait l'énigme de l'existence, mais de la mort, dont Pablo essaie sans succès d'adopter le point de vue sur lui-même dans « Le mur », à la situation historique que Sartre met en évidence, avec une ironie mordante, dans « L'enfance d'un chef », où il est question de l'antisémitisme et de groupuscules d'extrême-droite des années 1930, ainsi que des modes intellectuelles, telles le surréalisme et la psychanalyse⁴⁸. Ainsi, si la psychologie de Jaspers a constitué un progrès vis-à-vis de la psychologie traditionnelle, elle a bien pu ne pas répondre aux enjeux de l'élaboration d'une psychologie concrète qui puisse se transformer en une pensée véritablement en situation. Dans *L'Être et le néant*, Sartre, dans l'une des rares références au traité de 1913 dans un texte publié de son vivant, relèvera aussi les limites théoriques de la psychologie compréhensive jaspersienne pour l'ambition qui est la sienne de connaître un individu.

Il arrive cependant, dans les meilleurs ouvrages [biographiques], que la liaison, établie entre l'antécédent et le conséquent ou entre deux désirs concomitants et en rapport d'action réciproque, ne soit pas seulement conçue sur le type des séquences régulières ; parfois elle est « compréhensible », au sens où Jaspers l'entend dans son traité général de Psychopathologie. Mais cette compréhension demeure une saisie de liaisons *générales*. Par exemple on saisira le lien entre chasteté et mysticisme, entre faiblesse et hypocrisie. Mais nous ignorons toujours la relation concrète entre cette chasteté (cette abstinence par rapport à telle ou telle femme, cette lutte contre telle tentation précise) et le contenu individuel du mysticisme ; exactement d'ailleurs comme la psychiatrie se satisfait lorsqu'elle a mis en lumière les structures générales des délires et ne cherche pas à comprendre le contenu individuel et concret des psychoses (pourquoi cet homme se croit-il telle personnalité historique plutôt que n'importe quelle autre ; pourquoi son délire de compensation se satisfait-il avec telles idées de grandeur plutôt qu'avec telles autres, etc.)⁴⁹.

La seconde critique que Sartre adresse à Jaspers concerne le rapport de l'homme au monde. Le point est délicat. Lorsque *Le Mur* paraît en 1939, Sartre

47. Une des deux références à Jaspers dans le mémoire porte sur cette question : « Sans doute sommes-nous peu qualifiés pour faire la psychologie du philosophe. Mais nous recevons des confirmations de tous côtés : James parle des sous-univers que nous portons en nous, Jaspers considère tout métaphysicien comme un paranoïaque. Derrière ces exagérations, il y a ce fait incontestable que tout système philosophique est la construction d'une réalité qui n'a pour garant qu'elle-même, qu'on ne peut même pas appeler un point de vue, mais l'image d'un point de vue sur l'Univers. Toute théorie philosophique est une limitation arbitraire du monde extérieur, et la production d'un sous-univers au moyen d'images – quoique la proportion d'images brutes, spontanées et d'images *définies* ou qu'on a tenté de définir puisse varier d'une philosophie à une autre ». Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique*, p. 151. Nous n'avons pas retrouvé chez Jaspers l'assertion que Sartre lui prête. En revanche, dans *La Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud développe une analogie entre le superstitieux, le paranoïaque et le métaphysicien.

48. Michel Rybalka, « Notice du *Mur* », p. 1805.

49. Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant* (1943), Paris, Gallimard, 1996, p. 604.

n'est pas encore en possession d'un concept satisfaisant afin de désigner la négativité de la conscience. Sa réflexion, qui se prolongera dans les *Carnets de la drôle de guerre* et aboutira à *L'Être et le néant*, retrouve alors naturellement une question qu'il abordait déjà dans son mémoire en convoquant le concept de Jaspers de *situation fondamentale* :

C'est la *situation fondamentale* de l'homme d'être un *être fini, particulier* et de se trouver malgré cela en face d'une *généralité* et d'une *entité*. Il se voit opposé avec sa volonté individuelle aux valeurs générales admises, avec son idiosyncrasie [à] ce qui est commun à tous les hommes, avec sa liberté à la nécessité naturelle, avec sa personnalité à l'État, à l'organisation, à la société. Partout il vit au milieu de ces tensions [...]. Ces tensions deviennent visibles *dans le conflit de l'individuel avec le réel*. On peut se représenter le type idéal d'un être fermé sur lui-même, qui se suffit à lui-même, qui vit en soi satisfait sans éprouver le besoin de recevoir de l'extérieur parce que sa propre existence lui est une plénitude infinie. Avec une partie de son être, l'homme aspire à cet idéal ; mais il est en même temps le contraire : il dépend tout à fait de l'extérieur. Car il a des besoins [qui ne trouvent satisfaction que par voie extérieure et des instincts] qui cherchent à se réaliser hors de lui. La vie consiste à trouver le procédé de réalisation toujours renouvelé par formation et adaptation à travers les heurts, les inhibitions, les barrières. Mais la vie offre toujours des possibilités d'ignorer la réalité. Dans d'innombrables situations particulières et dans l'ensemble de sa vie, l'homme a le choix : pénétrer la réalité ou la nier⁵⁰.

La question est de savoir ce que signifie l'alternative posée à la fin de l'extrait cité : « pénétrer la réalité ou la nier ». Faut-il entendre par là une tendance de l'être humain à fuir la réalité, voire à chercher des satisfactions imaginaires ? Ou faut-il comprendre qu'il ne peut quitter une certaine réalité ou organisation du monde que pour investir et être investi dans une autre ? C'est clairement la seconde réponse que Sartre choisit en 1927 et en 1939. On ne peut pas fuir l'existence. C'est le sens même du programme phénoménologique que Sartre propose la même année 1939 dans son *Esquisse d'une théorie des émotions*⁵¹. Il apparaît donc que la relation de Sartre à Jaspers participe de façon centrale à une interrogation sur la méthodologie de l'enquête psychologique de laquelle pourra sortir un discours neuf sur l'image mentale.

Critique et détournement de la *Denkpsychologie* : la compréhension au sens de Delacroix.

Dans le diplôme, cette interrogation méthodologique est rendue sensible grâce au débat mené avec l'école de Würzburg qui publie ses résultats dans l'*Archiv für die gesamte Psychologie* depuis 1904. Organisée autour de la personnalité d'Oswald Külpe, cette école incarne, dans le paysage international, la solution qui

50. Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique : rôle et nature*, p. 154-155. Nous complétons la citation de Sartre à partir de Karl Jaspers, *Psychopathologie générale*, p. 290-291.

51. Jean-Paul Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann, 1939. Voir Grégory Cormann, « Émotion et réalité chez Sartre. Remarques à propos d'une anthropologie philosophique originale », *Bulletin d'analyse phénoménologique* 8, 1, 2012, (p. 286-302).

a été trouvée pour combiner les tendances subjectiviste et objectiviste de la psychologie. Si Henri Delacroix présente sommairement ces travaux dans sa notice sur « Les opérations mentales » dans le *Traité de psychologie* de Dumas⁵², en 1927, les grandes monographies concernant les apports de la *Denkpsychologie* restent encore à écrire. C'est ce que feront les élèves de Delacroix, Albert Spaier dans *La Pensée concrète*⁵³, Albert Burloud dans *La Pensée d'après les recherches expérimentales de Watt, de Messer et de Bühler*⁵⁴, et Ignace Meyerson dans « Les images⁵⁵ » – autant d'études sur lesquelles Sartre pourra s'appuyer dans *L'Imagination*⁵⁶ et dans *L'Imaginaire*⁵⁷. En attendant, Sartre participe, par son mémoire, à l'interprétation française de la *Denkpsychologie* en privilégiant, pour sa part, les éléments critiques que son directeur de recherche avait avancés contre les psychologues de Würzburg, principalement représentés par Henry Jackson Watt, August Messer et Karl Bühler⁵⁸. Si ces derniers interrogeaient les fonctions supérieures de l'esprit en instituant un protocole d'enquête pour recueillir une description minutieuse du processus cognitif et de ses étapes⁵⁹, Delacroix leur opposait que l'on ne pouvait, selon ses termes, « pas trouver grand-chose » grâce à ce mode d'expérimentation puisque les sujets y étaient astreints à des protocoles appauvrissant le libre cours de leurs pensées. Il indiquait ensuite ce que l'on pouvait garder de la méthodologie de l'école de Würzburg :

Peut-être l'observation à l'état libre, pratiquée par des sujets d'élite, au cours d'expériences particulièrement heureuses, renseignera-t-elle plus profondément sur le mouvement de la pensée ; pourtant la méthode employée a le mérite de grouper un certain nombre de psychologues autour d'une tâche commune et de soumettre sur-le-champ l'observation au contrôle et à la critique. Peut-être suffirait-il de l'assouplir⁶⁰.

C'est à peu près l'approche adoptée spontanément dans le diplôme sur l'image. À la suite d'Albert Spaier⁶¹ qui s'opposait à la disqualification des résultats de l'introspection expérimentale faite par Wundt, Sartre accorde une certaine

52. Henri Delacroix, « Les opérations mentales », in : Georges Dumas (dir.), *Traité de psychologie*, vol. II, Paris, Alcan, 1924, p. 113-226.

53. Albert Spaier, *La Pensée concrète. Essai sur le symbolisme intellectuel*, Paris, Alcan, 1927.

54. Albert Burloud, *La Pensée d'après les recherches expérimentales de Watt, de Messer et de Bühler*, Paris, Alcan, 1927.

55. Ignace Meyerson, « Les images », *Journal de psychologie normale et pathologique* 26, 1929, (p. 655-659), repris in : Georges Dumas (dir.), *Nouveau traité de psychologie*, vol. II, Paris, Alcan, 1932.

56. Jean-Paul Sartre, *L'Imagination*, p. 85-138 (Meyerson et Spaier) ; p. 161 (Burloud).

57. Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire* (1940), Paris, Gallimard, 2010, p. 38, 119, 120, 163 (Burloud) ; p. 48, 165 (Meyerson) ; p. 19, 243 (Spaier).

58. Henry Jackson Watt, « Experimentelle Beiträge zu einer Theorie des Denkens », *Archiv für die gesamte Psychologie* 4, 1904, (p. 289-436) ; August Messer, « Experimentell-psychologische Untersuchungen über das Denken », *Archiv für die gesamte Psychologie* 8, 1906, (p. 1-124) ; Karl Bühler, « Tatsachen und Probleme zur einer Psychologie der Denkvorgänge – I : Über Gedanken », *Archiv für die gesamte Psychologie* 9, 1907, (p. 297-365).

59. Martin Kusch, *Psychological knowledge. A social history and philosophy*, Londres et New York, Routledge, 1999, p. 13.

60. Henri Delacroix, « Les opérations intellectuelles », p. 119.

61. Albert Spaier, « L'image expérimentale d'après les expériences d'introspection », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 77, 1914, (p. 283-288).

valeur aux expériences de l'école de Würzburg mais à la condition d'établir une procédure de lecture comparée des « relations introspectives⁶² ». Ne disposant ni du temps ni de l'envie de mener ses recherches au rythme des expériences de laboratoire, Sartre produit sa propre méthode d'investigation en s'appuyant, d'une part, sur l'analyse critique des procès-verbaux issus des laboratoires et, d'autre part, à la manière de Binet⁶³, sur les observations intérieures qu'il a pu faire ou sur celles qui lui ont été rapportées par des personnes de son entourage. Aussi voit-on Sartre se présenter autant que possible comme expérimentateur des points de vue qu'il avance : « J'ai refait, écrit-il, (sur une seule personne, il est vrai) les expériences d'Aveling et les résultats ont été concordants dans leurs lignes générales »⁶⁴.

En ce sens, ce n'est ni par espièglerie ni par coquetterie que Sartre jalonne son argumentation d'observations personnelles ou de témoignages recueillis auprès de ses camarades Daniel Lagache et Raymond Aron, ou encore auprès d'un élève en philosophie⁶⁵, mais c'est bien plutôt par souci de répondre à la méthodologie des sciences psychologiques en vigueur. La vie collective à l'ENS crée les conditions d'une expérimentation *ad hoc* avec des sujets « dressés⁶⁶ » à la réflexivité, ses camarades de philosophie. On trouvera dans *L'Imaginaire* l'observation qu'Aron fournit à Sartre à propos des images qui soutiennent sa compréhension de Brunshvicg⁶⁷. Voyons ici – séquence coupée au montage de la théorie phénoménologique – comment, lorsque Sartre dégage quatre caractéristiques de l'image mentale en se référant notamment à son mode d'apparition dans les rêves, il puise dans les données concrètes de l'un de ses camarades imprégné de psychanalyse et curieux de sa propre vie onirique :

Or, voici le rêve qu'a bien voulu me communiquer mon camarade Lagache, élève de l'École Normale, étudiant en philosophie : « Je suis en chemin de fer avec un ami et une camarade à lui. Appelons les P. et M. Le train monte une rampe et nous trouvons qu'il n'avance pas vite (il faut dire que, la veille, j'ai vu chez P. une lettre à lui envoyée par M., dans laquelle un petit dessin représentait un tortillard à 2 locomotives, une derrière, une devant, fameux dans la région de Besançon). Je descends du train et je me mets à le tirer avec une corde disposée sur moi comme les guides avec lesquelles jouent les enfants. Mes compagnons sont sur le côté droit de la rampe et me complimentent de ma force, *j'ai l'impression curieuse que bien que sur un terrain plat et horizontal, ils continuent à être de niveau avec moi qui monte la pente* »⁶⁸.

En mettant en scène la parole de ses camarades rapportant leurs processus cognitifs ou leur rêve, Sartre sait qu'il a affaire au sujet idéal de la psychologie

62. Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique*, p. 107.

63. Cf. Albert Burloud, *La pensée d'après les recherches expérimentales de Watt, de Messer et de Bühler*, p. 10.

64. Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique*, p. 93.

65. Pour les trois exemples, voir respectivement *L'Image dans la vie psychologique*, p. 229, 142 et 153. Le troisième sujet serait-il Albert Morel, le tapir, à qui est dédié *L'Imaginaire* ?

66. C'est le mot qu'emploie Binet pour décrire ses propres sujets, à savoir ses deux fillettes, observées et interrogées durant plusieurs années. Cf. *L'Étude expérimentale de l'intelligence*, Paris, Alcan, 1903.

67. Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire*, p. 220-221.

68. Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique*, p. 229.

expérimentale, celui représenté par les *Versuchspersonen* des procès-verbaux de l'école de Würzburg dont Albert Burloud souligne, au titre d'un perfectionnement de la méthode d'introspection, qu'ils étaient tous philosophes et psychologues, des « gens de haute culture » possédant pour certains « une rare aptitude à l'auto-observation »⁶⁹. Pourtant, Sartre jette le doute sur l'acuité introspective des personnes interrogées dans le cadre des travaux de l'école de Würzburg, aussi savantes soient-elles, et il se montre autrement exigeant lorsqu'il décortique les procès-verbaux publiés dans l'*Archiv für die gesamte Psychologie* pour y découvrir, dans bien des cas, « l'échec de l'effort introspectif d'un individu », « l'impuissance de l'individu à s'analyser jusqu'au bout »⁷⁰. Pour preuve, avance-t-il, la récurrence de l'annotation « *undeutliche Vorstellung* » (représentation vague) dans les procès-verbaux de Messer et de Bühler, qui met en évidence l'incapacité du sujet à remonter jusqu'à la découverte finale de « l'image enveloppante⁷¹ » dirigeant sa pensée. À tenter de définir le geste théorique de Sartre à cet endroit, on pourrait dire que celui-ci pratique une *méthode critique d'introspection* (par redoublement externe-interne) où l'interprétation des résultats de l'introspection expérimentale se voit vérifiée par un geste introspectif final ayant pour fonction de valider ses hypothèses de lecture. Car, en dernière instance, Sartre assigne bien un rôle privilégié à l'introspection qui nécessite une attention spéciale de la part du sujet.

Somme toute, le sujet de l'expérience – et *a fortiori* le psychologue qui vérifie les résultats par la suite – doit disposer d'une certaine *hexis*, celle d'une « habileté introspective⁷² » qui n'est autre que la capacité à décrire finement les pensées et les représentations dans un contexte donné. C'est pourquoi Sartre dégage une modalité spécifique de récolte des images de pensée dans l'introspection⁷³, à savoir l'*introspection contemplative*. Sans en avoir encore ni la rigueur méthodologique ni la portée ontologique, Sartre effectue une sorte de réduction phénoménologique à travers un geste très bergsonien où l'esprit accède à une essence en se dégageant de l'action. Cette démarche est proche de celle de l'intuition au sens de Bergson lorsque celle-ci quitte l'attitude pragmatiste, imposée par nos besoins, pour atteindre le réel, en-deçà des sens et de l'intelligence⁷⁴. Ainsi le jeune Sartre cherche-t-il un instrument de conversion du regard réflexif vers les images spontanées de la pensée, un moyen de saisir la nature des images au moment où elles sont pensées en vue d'autre chose qu'elles-mêmes. Dans ce geste qui consiste à rendre visible l'instrument de vision, toute la difficulté vient du fait que, selon une

69. Albert Burloud, *La pensée d'après les recherches expérimentales de Watt, de Messer et de Bühler*, p. 11. Les personnalités les plus éminentes des laboratoires n'hésitaient pas à donner de leur temps en tant que sujets des protocoles expérimentaux. Messer consacre le début de son article de 1906 à présenter les sujets de ses expérimentations ainsi que les tâches qu'il leur demande d'accomplir. En France, Henri Delacroix et Henri Piéron comptent au nombre des sujets des expériences d'introspection menées par Albert Spaier au laboratoire de psychologie de l'École Pratique des Hautes Études, à la Sorbonne.

70. Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique*, p. 109.

71. *Ibid.*, p. 133.

72. *Ibid.*, p. 108.

73. *Ibid.*, p. 133.

74. Cf. Albert Spaier, *La Pensée concrète*, p. 43.

juste compréhension de l'intériorité psychologique, l'objet et le sujet sont la même chose⁷⁵.

Le diplôme complexifie ainsi les rapports entre philosophie et psychologie en esquissant *la psychologie du philosophe* (dans le sens du génitif subjectif). En effet, tout se passe comme si le postulat psycho-philosophique débouchait sur le contrôle réciproque de la philosophie par la psychologie et de la psychologie par la philosophie. D'un côté, tout système philosophique, toute métaphysique se révèle n'être que la mise en ordre d'un système d'images vécues par le philosophe : tout en plaçant la subjectivité du psychologue au centre de son dispositif théorique pour demander au singulier de lui livrer l'universel, la connaissance psychologique démasque la subjectivité honteuse de la philosophie classique et met en relief la valeur pragmatique de la spéculation philosophique⁷⁶. De l'autre côté, l'étude de la psychologie particulière du philosophe libère une critique de la psychologie (en tant que discipline) qui, tant qu'elle n'a pas atteint un symbolisme cohérent, ne saurait jamais être considérée comme une science mais seulement comme un *art* : c'est que l'objet de la psychologie est une réalité spirituelle que l'introspection ne peut pas atteindre directement et les psychologues ne font que rivaliser d'ingéniosité dans l'invention de métaphores visant à connaître ce domaine non substantiel. Tout en exhibant ce dispositif théorique, Sartre se montre particulièrement impliqué dans son enquête et il n'hésite pas à relater des expériences personnelles comme celles grâce auxquelles il fit la découverte des « surperceptions⁷⁷ ». Il construit ainsi un Je proustien, aussi exposé au monde qu'attentif aux circonvolutions de sa vie intérieure.

En particulier, Sartre investit massivement les résultats de la psychologue viennoise Auguste Flach, élève de Karl Bühler, dont l'article « Über symbolische Schemata im produktiven Denkprozess »⁷⁸ de 1925, n'a pas encore rencontré d'écho en France. La mise au jour des schèmes symboliques semble une découverte psychologique de premier ordre dont Sartre prétend dégager toute la portée et la juste signification. En effet, pour décrire la production des images par l'esprit, le jeune Sartre donne d'abord une « coupe statique⁷⁹ » puisée dans l'article de Flach « sur les schèmes symboliques dans les processus d'idéation⁸⁰ » qui découvre, avec les « processus psychonomes⁸¹ » de certaines images, un phénomène fondamental de l'imagination. Sartre précise le mode de production des schèmes symbo-

75. Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique*, p. 132.

76. Le pragmatisme est assez prégnant dans la pensée française du premier quart de siècle pour être l'un des opérateurs de la lecture de Bergson, comme on le voit chez des auteurs comme René Berthelot (*Un romantisme utilitaire. Étude sur un mouvement pragmatique*, Paris, Alcan, 1911-1922) et Firmin Nicolardot (*À propos de Bergson. Remarques critiques et esquisse d'un symbolisme de l'essai*, nouvelle édition revue et développée, suivie de *Brefs symboles, ou raccourcis inédits*, La Roche-sur-Yon, Paris XV^e, 1924). On compte ces deux ouvrages parmi les emprunts de Sartre à la Bibliothèque des Lettres de l'ENS.

77. Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique*, p. 65-70.

78. Auguste Flach, « Über symbolische Schemata im produktiven Denkprozess », *Archiv für die gesamte Psychologie* 52, 1925, (p. 379-440).

79. Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique*, p. 162.

80. Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire*, p. 189.

81. Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique*, p. 118.

liques en inventant la distinction entre les « images enveloppantes » et les « images enveloppées »⁸². D'un côté, l'image « enveloppée par la pensée à titre d'exemple et d'appui »⁸³ vaut pour symbole schématique des développements concrets que le sujet peut faire (relativement à sa singularité, son expérience et son savoir) ; de l'autre côté, l'image enveloppante est « l'exacte représentation d'une pensée générale en tant que générale »⁸⁴ et elle apporte des déterminations *a priori* pour les développements idéels possibles. En ce sens, Sartre considère en 1927 que la pensée la plus abstraite procède toujours par le déploiement d'images enveloppantes vis-à-vis desquelles l'image enveloppée se définit comme « cette hypostase qui, sans être concrète elle-même, la concrétise par l'espèce de chute de potentiel qu'elle lui fait subir »⁸⁵. Le processus de la pensée peut dès lors être conçu comme « un enveloppement continu d'une image par une autre image » aboutissant tantôt aux « représentations les plus concrètes », tantôt aux « schèmes les plus abstraits », sans jamais passer par la pensée sans image qui n'est qu'une abstraction⁸⁶. Ici et d'une manière qu'on aurait difficilement soupçonnée sans la lecture de *L'Image dans la vie psychologique*, Sartre investit une notion de *compréhension* qui restera en vigueur dans *L'Imaginaire* et qui lui provient directement d'Henri Delacroix :

Comprendre, nous l'avons montré plus haut, est le fait primordial, parce que comprendre c'est créer. Mais, comme M. Delacroix l'indique, le schème symbolique de Flach ne constitue pas la compréhension car la compréhension n'est pas une image qui serait un arrêt : c'est un mouvement qui, en droit, ne s'achèverait jamais, c'est la réaction de l'esprit à une image par une autre image et à celle-ci par une autre image et ainsi de suite, en droit jusqu'à l'infini. Et c'est ce qui a fait croire à Flach que la pensée lisait la signification sur le schème symbolique⁸⁷.

Ainsi, à travers sa lecture de *l'Archiv für die gesamte Psychologie*, Sartre opère un double détournement théorique, celui de l'école de Würzburg et celui de Delacroix, au profit d'une conception symboliste de la pensée, à rebours de tout intellectualisme. L'affirmation de Simone de Beauvoir évoquée plus haut concernant le rôle heuristique de la notion de compréhension chez le jeune Sartre se complique donc singulièrement d'une dette à l'égard de l'auteur de *Le Langage et la pensée*. Cela étant, nous pouvons tout de même noter l'inspiration jaspersienne avec laquelle le diplôme dégage la notion de compréhension, à savoir depuis la nécessité de passer d'un point de vue statique à un point de vue dynamique sur la production des images mentales⁸⁸. En cherchant à décrire précisément les processus imaginatifs et créatifs qui constituent la vie psychique, Sartre et ses camarades se rendent

82. *Ibid.*, p. 133.

83. *Idem.*

84. *Idem.*

85. *Ibid.*, p. 137.

86. *Ibid.*, p. 163.

87. *Ibid.*, p. 164. Voir la reprise dans *L'Imaginaire*, p. 223.

88. *Ibid.*, p. 162. Jaspers fait lui-même cas des résultats de l'école de Würzburg en affirmant qu'ils « intéressent non seulement la psychologie objective, mais encore la phénoménologie » (*Psychopathologie générale*, p. 165).

particulièrement attentifs à la dimension de l'expérience vécue (*Erlebnis*)⁸⁹. Or, à cette époque, Lagache a aussi des raisons particulières de s'intéresser à cette notion, puisqu'il prépare de son côté un mémoire de DES intitulé « Conscience et délire : sur la croyance des aliénés délirants en leur délire ». C'est ce que nous allons voir en suivant plus précisément la réception de Jaspers dans le champ de la psychopathologie française au sein duquel Lagache entame sa carrière.

Usages du traité de Jaspers dans la psychopathologie française des années 1930

Sans être retentissante, la publication de l'*Allgemeine Psychopathologie* ne passe pas complètement inaperçue auprès des revues françaises spécialisées en 1913 et 1914. *L'Année psychologique* en propose un compte-rendu⁹⁰ succinct mais plutôt positif dans lequel Mademoiselle Horwitz se félicite avec Jaspers des fructueux échanges théoriques entre la France et l'Allemagne :

Dans un aperçu historique à la fin de son volume, Jaspers fait mention des principaux représentants de la psychologie descriptive et de la psychiatrie analytique et termine par cette constatation qu'il y a eu collaboration de la médecine mentale allemande avec la médecine mentale française, la dernière découvrant des points de vue nouveaux que la première achevait, approfondissait et amplifiait⁹¹.

Sans sourciller devant le terme de « phénoménologie », Horwitz en prend le sens pour acquis et renvoie le lecteur français à l'article fondateur de Jaspers sur « la direction de recherche phénoménologique en psychopathologie⁹² » en présentant « le jeune savant allemand » comme l'un des promoteurs de cette nouvelle tendance en Allemagne. Mais c'est du côté du *Journal de psychologie normale et pathologique* que l'enthousiasme pour la nouvelle méthodologie psychiatrique est le plus manifeste. Louis Barat, peut-être le premier en France, souligne tout l'intérêt qu'il y a, pour le psychiatre, à se placer successivement, avec Jaspers, au point de vue de la psychologie subjective et au point de vue de la psychologie objective⁹³. La critique des grandes classifications nosographiques retient principalement l'attention de l'aliéniste français qui insiste finalement sur la nécessaire complémentarité de l'explication et de la compréhension afin de donner un tableau complet des maladies

89. *Ibid.*, p. 85 ; p. 116, p. 141.

90. C. Horwitz, « Jaspers, *Allgemeine Psychopathologie* (*Psychopathologie générale*), Berlin, Springer, 1913 », *L'Année psychologique* 20, 1913, (p. 323-324). « Mlle Horwitz » signe deux autres recensions d'ouvrages provenant de la littérature allemande : « Kraepelin, *Über Hysterie* (Sur l'hystérie). *Z. für g. N.*, 1913, vol. 18 », p. 358-359, et « Vittorio Benussi, *Psychologie der Zeitauffassung* (Psychologie de la perception du temps). Heidelberg, 1913 », p. 437-441.

91. *Ibid.*, p. 324.

92. Karl Jaspers, « Die phänomenologische Forschungsrichtung in der Psychopathologie », *Archiv für die gesamte Neurologie und Psychiatrie* 9, 1912, (p. 391-408), trad. fr. de Simon Calenge, « La direction de recherche phénoménologique en psychopathologie », *Alter* 19, 2011, (p. 229-246).

93. Louis Barat, « Psychopathologie générale (*Allgemeine Psychopathologie*), par Jaspers (K.) », *Journal de psychologie normale et pathologique* 11, 1914, (p. 272-273).

mentales. C'est en ce sens que Barat conclut en citant longuement Jaspers dans son mémoire de 1914 sur « La notion de maladie mentale et les méthodes psycho-analytiques (Bleuler)⁹⁴ » où il se propose de sonder les fondements philosophiques des conceptions de la maladie mentale. Selon des vues assez novatrices pour le contexte psychiatrique français de l'époque, Barat y montre comment la tentative de Bleuler pour définir la schizophrénie s'effondre en trois théories contradictoires entre elles de la démence précoce. Selon lui, le maillon faible de l'approche du psychiatre suisse est l'usage amphibolique qu'il fait de la notion d'association, utilisée à la fois pour décrire l'enchaînement des idées dans l'autisme et pour indiquer « les conséquences psychologiques de l'altération cérébrale⁹⁵ ». C'est de cette confusion des plans que Jaspers se prémunit en distinguant clairement « la *compréhension génétique* de la production du psychique par le psychique » et « l'*explication* [...] par les connexions causales »⁹⁶. Cet intérêt naissant de la psychiatrie française pour le modèle méthodologique de Jaspers est stoppé net par le décès de Louis Barat⁹⁷, mort sur le front en avril 1917, laissant ouvert le chantier de la réception française de la *Psychopathologie générale* jusqu'à l'arrivée aux études de la génération 1900-1905.

On en arrive donc au moment où le public francophone peut accéder au traité de Jaspers. La *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, fondée par Ribot en 1876, avait accusé bonne réception de l'ouvrage en 1913, mais n'a pas publié de compte-rendu avant la parution de la traduction française de Kastler et Mendousse en 1928. Henri Wallon se charge alors de rédiger une note où il dénonce de « fâcheuses imperfections » dans la traduction mais reconnaît à l'ouvrage « une érudition équilibrée » et « une dialectique probe et pénétrante »⁹⁸. Wallon rend hommage au travail de clarification des différents plans de la connaissance dégagés par le psychopathologue, tout en se désolidarisant nettement du point de vue phénoménologique défendu par Jaspers. En somme, le versant le plus expérimental de la psychologie française reste sur ses réserves quant à la nécessité de suivre les indications méthodologiques de Jaspers et la traduction de Kastler et Mendousse ne semble pas trouver immédiatement son public à la fin des années 1920.

94. Louis Barat, « La notion de maladie mentale et les méthodes psycho-analytiques (Bleuler) », *Journal de psychologie normale et pathologique*, vol. 11, 1914, (p. 377-399).

95. *Ibid.*, p. 395.

96. *Ibid.*, p. 398. Barat cite la première édition allemande (Berlin, Springer, 1913, ch. III, part. I, p. 145 et sqq.). Le passage en question se trouve aux p. 274-276 dans l'édition française. Les choix de traduction diffèrent nettement. Barat écrit : « En nous plaçant à l'intérieur du fait psychique, nous comprenons génétiquement comment le psychique dérive du psychique », là où Kastler et Mendousse donnent : « En pénétrant dans l'âme d'autrui nous comprenons *génétiquement* le passage d'un état mental à un autre ». De même, le premier parle de « connexions causales » là où les seconds parlent du « rapport de causalité ».

97. Voir la recension de son article par Henri Piéron dans *L'Année psychologique* 21, 1914, p. 345.

98. Henri Wallon, « K. Jaspers, *Psychopathologie générale*. Traduit d'après la 3^e édition allemande par A. Kastler et J. Mendousse, Alcan, 1928 », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 108, 1929, (p. 285-290).

Mais qu'en est-il de la réception du traité chez les praticiens français de la psychopathologie ? À première vue, c'est tout juste si *L'Encéphale. Journal de neurologie et de psychiatrie* signale la traduction française de l'*Allgemeine Psychopathologie*⁹⁹. Pourtant, cette recension est le fait d'Henri Claude (1869-1946) et c'est autour de ce professeur et de ses activités à Sainte-Anne que les jeunes psychiatres se forment, s'agrègent et goûtent la liberté d'explorer les nouveaux territoires de la psychanalyse et de la psychiatrie phénoménologique. Par son esprit d'ouverture, Claude favorise la création du groupe de *L'Évolution psychiatrique* en 1925 qui deviendra un espace de discussions et de débats de la psychiatrie française ouverte aux nouvelles tendances phénoménologiques et psychanalytiques¹⁰⁰. C'est à l'occasion de la réédition de la traduction de Kastler et Mendousse en 1933 que Daniel Lagache et Julien Rouart¹⁰¹, officiant tous deux à l'hôpital Sainte-Anne, signent le premier compte-rendu détaillé de la *Psychopathologie générale* dans le *Journal de psychologie* de novembre-décembre 1935¹⁰². Les deux auteurs offrent alors à la revue un résumé précis de chacun des neuf chapitres qui composent le traité dont ils revendiquent la « valeur éducative » de premier plan. Daniel Lagache et Julien Rouart défendent ainsi les principes méthodologiques qu'ils ont pu mettre en application dans leur thèse respective, *Les Hallucinations verbales et la parole* (1934) et *Psychose maniaque dépressive et folie discordante : situation nosographique de quelques formes particulières par rapport à ces entités* (1935)¹⁰³. À vrai dire, si la présence de Jaspers dans la thèse de Lagache est minimale et se réduit à une note de bas de page, ce dernier ne manque pas de souligner l'influence de la *Psychopathologie générale* sur son approche du problème de l'hallucination ; de son côté, Julien Rouart est plus prompt à solliciter le psychiatre de Heidelberg dont il mobilise de nombreux aperçus théoriques, historiques et méthodologiques :

Les travaux méthodologiques ont peu de place dans la psychopathologie française. En Allemagne, ceux auxquels nous avons eu surtout recours ont été faits par Kretschmer, Jaspers, K. Schneider, Birnbaum, qui ont étudié les notions de réaction, de processus, de structure. Parmi les définitions que nous donnons, plusieurs sont empruntées à Jaspers. Elles nous ont paru, chez cet auteur, précises, critiques, strictement méthodologiques¹⁰⁴.

99. Henri Claude, « Jaspers, *Psychopathologie générale*. Traduit d'après la 3^e édition allemande, par A. Kastler et J. Mendousse », *L'Encéphale. Journal de neurologie et de psychiatrie*, G. Doin et C^{ie}, Paris, 1928, p. 265.

100. Annick Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre (1919-1969)*, Paris, La Découverte, 2006, p. 72-73.

101. Julien Rouart (1901-1994) est connu pour sa participation au colloque de Bonneval de 1946 sur *Le Problème de la psychogenèse des névroses et des psychoses* (Paris, Desclée de Brouwer, 1950). Il appartient à une grande famille d'artistes et d'intellectuels français, et était un proche de Paul Valéry.

102. Daniel Lagache et Julien Rouart, « La *Psychopathologie générale* de Karl Jaspers », *Journal de psychologie normale et pathologique* 32, 1935, (p. 776-797).

103. Daniel Lagache, *Les Hallucinations verbales et la parole*, Paris, Alcan, 1934 ; Julien Rouart, *Psychose maniaque dépressive et folie discordante : situation nosographique de quelques formes particulières par rapport à ces entités*, Paris, G. Doin, 1935.

104. *Ibid.*, p. 56.

Ce faisant, Lagache et Rouart emboîtent le pas à Jacques Lacan qui, dans sa thèse intitulée *De la psychose paranoïaque dans ses rapports à la personnalité* (1932), accordait déjà une place singulière à la psychopathologie de Jaspers dans ses analyses¹⁰⁵.

Sans qu'il soit ici question de les développer, nous voudrions avancer deux suggestions quant au contexte, plus spécifique, de la réception de Jaspers par les jeunes psychiatres français au début des années 1930 : premièrement, elle est rendue sensible à partir de la révision des conceptions classiques de l'hallucination ; deuxièmement, elle s'articule à la redécouverte des idées jacksoniennes qui, prêtant attention aux principes de l'évolution et de la dissolution des structures, mettent à l'honneur un fonctionnalisme biopsychologique. En vérité, ces deux suggestions n'en font qu'une puisque la relance du jacksonisme en France passe justement par le neuropsychiatre bergsonien Raoul Mourgue (1886-1950)¹⁰⁶ qui applique cette doctrine au problème de l'hallucination¹⁰⁷. C'est ainsi que, dès le milieu des années 1930, Henri Ey suit la voie d'un néo-jacksonisme¹⁰⁸ qui vise l'intégration du psychisme et de la conscience dans une théorie de l'organisation dynamique du système nerveux¹⁰⁹. Une telle indication était déjà donnée par Mourgue qui soulignait, dès 1921, que la méthode de psychologie clinique suivie par Hughlings Jackson se distinguait par deux caractères, à savoir qu'elle était « *phénoménologique* (Jaspers, d'après Husserl) » et qu'elle supposait « une claire compréhension de la *psychologie fonctionnelle* »¹¹⁰. Il n'est donc pas complètement étonnant de voir Julien Rouart s'associer cette fois à Henri Ey pour rédiger un « Essai d'application des principes de Jackson à une conception dynamique de la neuro-psychiatrie¹¹¹ ».

105. Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports à la personnalité*, Paris, Le François, 1932. Le psychiatre argentin Eduardo Mahieu, membre du « Cercle psychiatrique Henri Ey de Paris », va jusqu'à présenter Lacan comme « le premier jaspersien de France » (<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/lacan-jaspers.htm>) (dernière consultation : 31 octobre 2019).

106. Raoul Mourgue, « Le point de vue neuro-biologique dans l'œuvre de M. Bergson et les données actuelles de la science », *Revue de métaphysique et de morale* 27, 1, 1920, p. 27-70. Mourgue souligne les mérites de Bergson d'avoir critiqué dès 1896 la théorie des localisations cérébrales et d'avoir anticipé les découvertes scientifiques de Pierre Marie sur l'aphasie. C'est dans ce contexte qu'il y a une relance du jacksonisme en France, autour du problème des rapports de la pensée et du cerveau (Henri Piéron, *Le Cerveau et la pensée*, Paris, Alcan, 1923) et de celui des rapports entre la pensée et le langage (Henri Delacroix, *Le Langage et la pensée*, Paris, Alcan, 1924). Pour plus de détails sur ce point, voir Vladimir Jankélévitch, *Henri Bergson* (1931), Paris, PUF, 2015, p. 80-96.

107. Raoul Mourgue, *Neurobiologie de l'hallucination*, Bruxelles, Maurice Lamertin, 1932.

108. Emmanuel Delille, « L'organo-dynamisme d'Henri Ey : l'oubli d'une théorie de la conscience considérée dans ses relations avec l'analyse existentielle », *L'Homme et la Société* 167-168-169, 2008, (p. 203-219).

109. Saïd Chebili, « Le passage à l'acte : problématique au cœur du différend entre Michel Foucault et Henri Ey », *L'Information psychiatrique* 82, 2006, (p. 421-428).

110. Raoul Mourgue, « La méthode d'étude des affections du langage d'après Hughlings Jackson », *Journal de psychologie normale et pathologique* 18, 1921, (p. 751-765), p. 753.

111. Henri Ey et Julien Rouart, « Essai d'application des principes de Jackson à une conception dynamique de la neuro-psychiatrie », *L'Encéphale, Journal de neurologie et de psychiatrie* 1-2, 1936, (p. 313-356 et p. 30-60). Repris en volume chez Doin en 1938, avec une préface d'Henri Claude.

L'importance des travaux de Mourgue est telle dans le milieu psychomédical du début des années 1930 que Sartre, qui a pu connaître l'auteur grâce à Lagache¹¹², se voit obligé de leur réserver une note dans *L'Imaginaire* afin de montrer que sa conception du kinesthésique dans *l'analogon* n'est pas prise en défaut par l'approche neurobiologique¹¹³. Si dans *Hallucinations et délire : les formes hallucinatoires de l'automatisme verbal*, Henri Ey construit en bonne partie sa théorie des hallucinations psycho-motrices dans le prolongement et la critique de la neurobiologie, les apports de la psychopathologie jaspersienne semblent le cadet de ses soucis¹¹⁴. Cependant, Ey sait bien que ce dont il s'agit de rendre compte en dernière instance, c'est du délire du patient que le psychiatre rencontre et accompagne. De ce point de vue, il n'hésite pas à rejoindre les perspectives et les ambitions de ses amis et confrères qui mettent en évidence la réalité spécifique du malade. Ainsi lit-on dans son compte-rendu d'une thèse sur *Le sentiment de dépersonnalisation dans les délires de structures paranoïdes* :

C'est la notion d'*expérience délirante* qu'il est indispensable d'introduire dans une telle analyse. Se confondant avec celle de « trouble générateur » (Minkowski), de *Grundstörung*, de *complexus* pathogène initial (Blondel), cette notion, que nous devons à la méthode phénoménologique de Jaspers, peut être la clé qui nous ouvrira la compréhension approximative du monde délirant. [...]

Pour terminer nous dirons encore un mot de cette notion d'*expérience délirante*, notion qui revient chez nous constamment dans les travaux de Lacan, Lagache, Rouart, Dubléau, etc. et que la thèse de Balvet met au premier plan. Ce que nous entendons par là est un état de trouble original de l'esprit, de la personnalité, qui traduit son fléchissement comme cela se produit dans les expériences mescaliniques et non pas comme le voulait Clérambault un fourmillement « à froid » et mécanique des phénomènes élémentaires neutres, extrinsèques. Cela demandait à être précisé dans le compte-rendu d'un livre où la notion d'*expérience délirante* est particulièrement mise en valeur et opposée à la notion de thèmes délirants qui n'en arrive qu'*indirectement*¹¹⁵.

Nous touchons ici à ce qu'il y a de fondamentalement jaspersien dans la démarche de Sartre lorsqu'il veut, avec les docteurs Lagache et Rouart¹¹⁶, expéri-

112. Daniel Lagache, *Les Hallucinations verbales*, p. 21-24 ; voir aussi la recension de l'ouvrage de Mourgue dans le *Journal de psychologie normale et pathologique* 32, 1935, (p. 152-156).

113. Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire*, p. 164, n. 1.

114. Henri Ey, *Hallucinations et délire : les formes hallucinatoires de l'automatisme verbal*, Paris, Alcan, 1934.

115. Henri Ey, « Paul Balvet, *Le sentiment de dépersonnalisation dans les délires de structures paranoïdes* (thèse de Lyon, 1936) », *L'Encéphale, Journal de neurologie et de psychiatrie* 2, 1936, (p. 226-228). Voir aussi comment Henri Ey, suivi par Lagache et Lacan sur ce point, défendit l'usage que « les premiers traducteurs de Jaspers » ont introduit dans la psychiatrie française en rendant *Erlebnis* par « expérience vécue » (Discussion de Julien Rouart, « Du rôle de l'onirisme dans les psychoses de type paranoïaque et maniaque-dépressif », *L'Évolution psychiatrique* 4, 1936, p. 88).

116. Nous faisons l'hypothèse que le docteur Rouault dont il est question dans les notes de Sartre sur la prise de mescaline n'est autre que Julien Rouart. David Haziot, qui a eu accès à des archives personnelles pour écrire sa fresque biographique *Le Roman des Rouart (1850-2000)* indique en ce sens que Julien Rouart « fut commis pour surveiller les expériences de Sartre à la mescaline » (Paris, Fayard, 2012, p. 347).

menter les effets hallucinatoires de la mescaline. Dans ses « Notes sur la prise de mescaline¹¹⁷ » qui lui servent de réserve pour écrire sur les hallucinations et auxquelles Merleau-Ponty aura aussi un accès privilégié pour écrire sa *Phénoménologie de la perception*¹¹⁸, Sartre excelle à décrire l'univers fantastique qui entoure l'halluciné. Signalons comment, dans le prolongement des réflexions menées dans le diplôme quant à la physionomie d'un visage qui n'est jamais livrée qu'à travers des surperceptions¹¹⁹, Sartre relate les impressions que le visage de Rouault/Rouart lui fait sous mescaline : n'ayant pas encore « individualisé » son visage, les traits de ce dernier sont contaminés par ceux de deux autres personnes connues¹²⁰. Ces remarques sur le mode d'apparition des visages comptent parmi les intuitions *princeps* de Sartre concernant le lien qui existe entre le savoir et l'image dans sa conception de l'imagination. De ce point de vue, Sartre joue double jeu : d'un côté, il donne à l'expérience qu'il relate un caractère neuf, vierge de tout présupposé théorique ; de l'autre côté, il montre que toute son expérience déroule de l'idée que Lagache lui avait suggérée sur ce qui allait se passer, à savoir que « l'intoxication par la mescaline provoquait des hallucinations horribles sur fond anxieux¹²¹ ». En vérité, ce genre d'expérimentation s'inscrit dans une tradition psychiatrique qui remonte à Moreau de Tours, et le récit de Sartre, dans sa manière de décrire méthodiquement les transformations du « monde des objets », des « fonctions supérieures » et de « l'affectivité générale », offre des rubriques qui pourraient trouver leur place dans les descriptions des « Éléments de la vie psychique anormale »¹²² faites par Jaspers, citant lui-même les notes sur la prise de mescaline du médecin Alfred Serko.

C'est donc fort des expériences hallucinatoires provoquées par la piqûre de mescaline que Sartre rédige son chapitre sur la « pathologie de l'imagination » dans *L'Imaginaire*, chapitre crucial pour vérifier la validité de son hypothèse de l'irréalité de l'image dont le sujet a toujours conscience¹²³. En effet, dans la perspective psycho-phénoménologique de Sartre, l'image est la visée d'un être irréel à travers un *analogon* dont la matière est le savoir, l'affectivité et le mouvement. À ce titre, la conscience imageante exclut la conscience perceptive et c'est pourquoi le problème de « l'hallucination vraie » met la théorie sartrienne à l'épreuve puisque dans ce cas l'image hallucinatoire semble se confondre avec la perception. À travers sa lecture de *Les hallucinations verbales et la parole*, c'est le point de vue de Janet sur les « hallucinations¹²⁴ » que Sartre choisit de discuter et de prolonger. Tandis que Janet réduisait l'hallucination à une pathologie de la croyance et affirmait que le malade

117. Jean-Paul Sartre, « Notes sur la prise de mescaline » (1935), in : *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2010, (p. 1222-1233).

118. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception* (1945), Paris, Gallimard, 1979, p. 392.

119. Jean-Paul Sartre, *L'Image dans la vie psychologique*, p. 68-69.

120. Jean-Paul Sartre, « Notes sur la prise de mescaline », p. 1227.

121. *Ibid.*, p. 1222.

122. Karl Jaspers, *Psychopathologie générale*, p. 50-126. Serko évoque les « visages grimaçants » (p. 70) qui apparaissent dans ses visions.

123. Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire*, p. 285-308. On trouve la description d'un « bref phénomène hallucinatoire » tirée de l'expérience mescalinique à la page 302.

124. Pierre Janet, « L'hallucination dans le délire de persécution », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 113, 1932, (p. 61-98).

ne se rapporte que rétrospectivement à ses phénomènes hallucinatoires, qu'il leur attribue une réalité à travers le récit, la solution sartrienne au problème de l'hallucination consiste à identifier et à distinguer deux moments, « l'événement pur » et « l'expérience pure », à savoir une désagrégation de la conscience qui tombe dans un état de participation où le sujet et l'objet sont indiscernables, suivi d'une mémoire immédiate de cet événement¹²⁵. Sartre décrit ainsi un affaiblissement soudain du sens du réel, ce que Lagache nomme pour sa part une « diminution de la vigilance »¹²⁶, et il ne craint pas de décrire cette dispersion de la conscience comme un « état crépusculaire », reprenant le nom de l'un des syndromes typiques d'altération de la conscience relevé par Jaspers dans sa psychopathologie¹²⁷. À travers cette exploration de l'expérience délirante, Sartre pousse en quelque sorte le modèle de Jaspers dans ses extrêmes limites, cherchant à pénétrer ce que le psychiatre tenait pour impénétrable, poussant la quête de la compréhension de l'altérité jusqu'au point de basculement où le monde de l'halluciné devient le centre de gravité de l'expérience primitive du dévoilement de l'existence contingente telle que la décrit *La Nausée*¹²⁸.

Introduction à une compréhension engagée de l'histoire : Sartre avec Jaspers et Aron

Ce passage à la limite de la pensée de Jaspers s'inscrit dans un déplacement épistémologique et politique de grande importance qui touche les fondements de la psychologie. Dans les années 1920, l'intérêt pour la psychopathologie prenait sa place dans une configuration intellectuelle qui s'appuyait sur la promotion d'un projet politique et intellectuel inscrit dans l'horizon d'une mentalité moderne revendiquant d'un même geste la rationalité et le progrès et qui autorisait, du même coup, la confusion tendancielle de la pensée du fou, de l'enfant et du primitif. Dans ce contexte, les premiers ouvrages de Lucien Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive ont offert pendant deux décennies un modèle aux psychologues et psychopathologues les plus en vue, comme Jean Piaget et Charles Blondel¹²⁹. Il allait de soi que les descriptions du prélogisme des sociétés archaïques proposaient des modèles pertinents afin de penser les pathologies psychiques individuelles observées dans leurs cliniques par les psychiatres et psychopathologues. Avec la succession des crises sociales et politiques et avec la montée des violences fascistes et nazies, les années 1930 voient une rupture brutale avec cette mythologie rationaliste. Lévy-Bruhl, qui avait été un dreyfusard de la première heure,

125. Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire*, p. 289 et p. 305.

126. Voir Daniel Lagache, « *L'imaginaire* de Jean-Paul Sartre », p. 351.

127. Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire*, p. 304. Voir Karl Jaspers, *Psychopathologie générale*, p. 528-531.

128. Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Paris, Gallimard, 1938.

129. Lucien Lévy-Bruhl, *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, Alcan, 1910 ; *La Mentalité primitive*, Paris, Alcan, 1922 ; Jean Piaget, *La Représentation du monde chez l'enfant*, Paris, PUF, 1926 ; Charles Blondel, *La Conscience morbide*, Paris, Alcan, 1928.

rompt alors définitivement avec cette mythologie, frappé par le retour de l'antisémitisme en France comme en Allemagne. Il renverse par conséquent le préjugé colonialiste de ses études sur la mentalité primitive : plutôt que de mesurer la mentalité des primitifs à l'aune de la rationalité occidentale, Lévy-Bruhl met à profit ses études sur *La Mythologie primitive*¹³⁰ afin de mettre en évidence la barbarie des sociétés européennes et l'usage destructeur qui y est fait des mythes « primitifs » et des symboles¹³¹.

Ce changement de cap, en situation, de Lévy-Bruhl, que l'histoire de la philosophie française a méconnu jusqu'il y a peu, n'a pas échappé à ceux qui se profilent, à la fin des années 1930, comme les nouveaux « maîtres » de la pensée française. Ainsi, sur un plan immédiatement politique, Paul Nizan prend-t-il acte de ce repositionnement intellectuel de Lévy-Bruhl et incite-t-il, dans *L'Humanité*, le 25 mars 1937, les militants et les intellectuels communistes à relire Lévy-Bruhl en marxistes dans un article intitulé « Les primitifs et nous »¹³². Mais ce repositionnement vaut aussi comme une mise en garde épistémologique. C'est en ce sens aussi, nous semble-t-il, qu'il faut lire les deux articles de 1938 de Daniel Lagache sur « La méthode pathologique » et sur « Le travail du deuil »¹³³. Rappelant à plusieurs reprises la prudence de Jaspers, Lagache conclut son étude sur le deuil par ce qui pourrait apparaître comme une pirouette : voulant rejeter toute assimilation du deuil mélancolique à une « régression du malade à un psychisme archaïque », il ramène en effet le travail du deuil aux « nécessités d'une réalité interhumaine profonde et comme telle "primitive" », cela en un sens purement descriptif¹³⁴, antérieures à la position d'un *ego* s'assurant comme séparé d'autrui. Au croisement de ces deux gestes politique et épistémologique, les efforts du premier Sartre, qui est phénoménologue et n'est pas encore marxiste, n'auront de cesse, de « La Transcendance de l'Ego » jusqu'à *L'Imaginaire* en passant par *l'Esquisse d'une théorie des émotions*, de mettre « notre » rationalité, « notre » conscience et « notre » monde à l'épreuve de la pensée prélogique et de la magie. Et en 1939-1940, les *Carnets de la drôle de guerre* seront pour lui l'occasion d'utiliser les ressources de la phénoménologie française naissante au service d'une histoire des sensibilités sociales et politiques capables de saisir son temps, au-delà des illusions d'une après-guerre qui n'avait pas voulu voir la guerre d'après¹³⁵. C'est dans ce contexte que Jaspers rend un dernier service éminent à la génération de normaliens français qui a découvert son œuvre

130. Lucien Lévy-Bruhl, *La Mythologie primitive*, Paris, Alcan, 1935.

131. Thomas Hirsch, « Lucien Lévy-Bruhl (II). Temps et mythologie primitive (1931-1939) », in : *Le temps des sociétés*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2016, p. 229-249.

132. *Ibid.*, p. 249 : « Notant, au passage, la portée critique du travail de Lévy-Bruhl à l'encontre de la colonisation, il [Paul Nizan] invite sans ambages à opérer une "reprise marxiste" des thèses de "l'un des fondateurs de la sociologie française", qui permettent d'observer le "long combat historique" à travers lequel se développe la mentalité rationnelle ».

133. Daniel Lagache, « La méthode pathologique », in : Henri Wallon (dir.), *Encyclopédie française*, vol. 8, fasc. 8, Paris, Larousse, 1938, (p. 6-8) ; « Le travail du deuil », *Revue française de psychanalyse* 10, 4, 1938, (p. 693-708), repris in : *Œuvres I*, (p. 243-257).

134. Daniel Lagache, « Le travail du deuil », p. 257.

135. Jean-Paul Sartre, *Carnets de la drôle de guerre* (1939-1940), in : *Les Mots et autres écrits autobiographiques*.

au milieu des années 1920. Le problème psychopathologique de la compréhension d'autrui se déplace dès lors vers la question de l'intelligibilité de l'histoire.

C'est par l'entremise de Raymond Aron et de son *Introduction à la philosophie de l'histoire*¹³⁶ (1938) que Sartre revient à la notion de compréhension au sens de Jaspers dans les *Carnets de la drôle de guerre*. La guerre le forçant à penser l'Histoire et à saisir pleinement sa propre historicité, le phénoménologue se tourne vers son ancien camarade pour y puiser les concepts utiles pour surmonter les difficultés qu'il rencontre. Dans la deuxième section de son essai, « Le devenir humain et la compréhension historique », Aron emprunte, notamment à Jaspers, une conception élargie du concept de compréhension qui puisse valoir pour toutes les formes de compréhension d'autrui et de compréhension immanente des œuvres et des cultures humaines.

On pourrait réserver le terme de *compréhension* à une des formes de la connaissance d'autrui [...], mais nous préférons choisir l'acception la plus large. La compréhension désigne la connaissance que nous prenons de l'existence et des œuvres humaines si longtemps que celles-ci restent intelligibles sans élaboration de régularités causales. Mais, dira-t-on, comment caractériser cette intelligibilité ? Dilthey insistait sur le rapport de la partie au tout, Jaspers sur celui de moyen à fin (l'action rationnelle était pour lui le type de la conduite compréhensible), d'autres sur celui de signe à chose signifiée ou d'expression à sentiment. Comment choisir ou, ce qui revient au même, comment définir le concept de *sens*, corrélatif de la compréhension (qui est toujours saisie de sens). [...] Nous parlons de compréhension lorsque la *connaissance dégage une signification qui, immanente au réel, a été ou aurait pu être pensée par ceux qui l'ont vécue ou réalisée*¹³⁷.

On notera toutefois que l'originalité de Sartre dans les *Carnets de la drôle de guerre* est qu'il ne cherche pas à comprendre autrui ou à comprendre l'œuvre d'une autre culture, mais à élaborer une méthode de compréhension historique qui lui permette de se comprendre dans le moment historique qui est le sien.

De l'avis même de Sartre, les *Carnets de la drôle de guerre* sont marqués par la coïncidence entre un événement historique, la crise politique européenne qui mène vers la Seconde Guerre mondiale, et la découverte de la philosophie de Heidegger : « Cette influence [de Heidegger] m'a paru quelquefois, ces derniers temps, providentielle, puisqu'elle est venue m'enseigner l'authenticité et l'historicité juste au moment où la guerre allait me rendre ces notions indispensables »¹³⁸. Cela n'enlève cependant rien au rôle déterminant pour le projet de Sartre joué par l'*Introduction à la philosophie de l'histoire*, de Raymond Aron. Sartre le reconnaît : « L'*Histoire* était partout présente autour de moi. Philosophiquement d'abord ; Aron venait d'écrire son *Introduction à la philosophie de l'histoire* et je le lisais. Ensuite elle m'entourait et m'enserrait comme tous mes contemporains, elle me faisait sentir sa présence¹³⁹ ». Sartre associe d'ailleurs étroitement Heidegger et Aron dans un autre passage des *Carnets* qui insiste sur la pression que l'Histoire exerce alors sur la

136. Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique* (1938), Paris, Gallimard, Paris, 1948.

137. *Ibid.*, p. 51.

138. Jean-Paul Sartre, *Carnets de la drôle de guerre*, p. 466.

139. *Ibid.*, p. 468.

pensée philosophique et sur la manière de se représenter elle-même comme opération intellectuelle.

La guerre m'a découvert mon historicité. (Jeu ordinaire des coïncidences, préparé à cela les derniers temps par Aron et Heidegger. Mais sont-ce bien des coïncidences ? N'est-ce pas la situation européenne qui a décidé Aron à écrire ce livre et à l'écrire *ainsi* ? Et moi-même, n'est-ce pas ce que Nizan appelle la *plus grande pression* de l'Histoire qui m'a décidé *et* à les lire *et* à me considérer moi-même sous mon aspect historique ?)¹⁴⁰.

Rédigée pour l'essentiel en Allemagne à partir des travaux contemporains de philosophie et de sociologie allemandes, la thèse d'Aron s'affronte à son époque : elle met leurs concepts – et se met – à l'épreuve d'une « histoire en train de se faire » et d'« un peuple qui refusait violemment une situation qu'on cherchait à lui imposer comme une leçon de l'histoire »¹⁴¹. Elle a été, par conséquent, comme l'a rappelé Canguilhem, « un événement historique de la culture »¹⁴². L'entreprise d'Aron se présente cependant comme inachevée : « L'existence humaine est dialectique, c'est-à-dire dramatique, puisqu'elle agit dans un monde incohérent, s'engage en dépit de la durée, recherche une vérité qui fuit, sans autre assurance qu'une science fragmentaire et une réflexion formelle »¹⁴³. Par conséquent, l'homme ne peut jamais prétendre à se connaître lui-même :

Une métaphysique de la personne permettrait peut-être de prêter à ce moi construit la dignité d'un moi essentiel. Dieu discernerait l'intention ultime de toute mon existence, en dépit des erreurs ou des faiblesses. [...] La confusion entre le moi sujet qui est indéterminé et accompagne chaque instant de la conscience et les fragments sélectionnés de notre moi-objet crée l'illusion qu'on atteint en soi-même l'essence individuelle¹⁴⁴.

Dans les *Carnets de la drôle de guerre*, Sartre ne peut dès lors pas suivre jusqu'au bout les positions d'Aron qui rendraient son entreprise caduque. Il reproche à l'athéisme méthodologique d'Aron de confondre l'être avec la connaissance, à savoir l'être avec l'être-pour, en réservant la connaissance de l'événement en soi à la connaissance que Dieu pourrait en avoir¹⁴⁵. Mais Sartre a probablement une raison supplémentaire de contester la position de son camarade : Aron semble appuyer sa conception de la connaissance historique sur la critique du sujet qu'il avait proposée l'année précédente, du point de vue philosophique, dans *La Transcendance de l'Ego*, mais aussi, du point de vue littéraire, dans *La Nausée*, qui paraît condamner définitivement toute entreprise biographique. Sous peine de rater l'événement historique de la Seconde Guerre mondiale, Sartre se devait de penser sérieusement l'historicité de l'homme : la conscience sartrienne, que *La Transcendance de l'Ego* définissait comme création inlassable d'existence, devait

140. *Ibid.*, p. 263.

141. Georges Canguilhem, « Raymond Aron et la philosophie critique de l'histoire », *loc. cit.*

142. *Ibid.*

143. Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, p. 350.

144. *Ibid.*, p. 60.

145. Jean-Paul Sartre, *Carnets de la drôle de guerre*, p. 490. Voir Daniel Giovannangeli, « Sartre, l'autre ontologie phénoménologique », in : Philippe Büttgen et Jean-Baptiste Rauzy (éd.), *La longue durée. Pour Jean-François Courtine*, Paris, Vrin, 2016, (p. 257-272), p. 267.

donc être chevillée fermement à son époque. Une telle réquisition supposait que Sartre rompe radicalement avec ce que, selon le témoignage de Canguilhem, il reste d'idéalisme kantien chez Aron : « l'idée d'une fin heureuse de l'histoire humaine au-delà des affrontements tragiques de la politique¹⁴⁶ ». Contre le décisionnisme idéaliste d'Aron¹⁴⁷, Sartre assume à l'inverse le risque d'un engagement total dans sa situation historique¹⁴⁸.

On pourrait croire qu'on s'est éloigné définitivement de Jaspers. La chose n'est peut-être pas aussi évidente. Après la Seconde Guerre mondiale, au moment de réfléchir sur ce qu'il reste de l'« esprit européen », de nouvelles rencontres internationales viendront réunir une autre fois la philosophie – et l'engagement – de Jaspers et les (nouvelles) voix de la philosophie française contemporaine qui s'affirment définitivement à la Libération. Lors des Rencontres Internationales de Genève, en 1946, ce sera cette fois à Merleau-Ponty de « traduire » Jaspers pour le champ intellectuel français. Refusant de l'opposer sans reste au marxisme défendu à Genève par Lukacs, Merleau-Ponty, commentant la conférence de Jaspers, veille à préserver la pertinence descriptive de l'existentialisme jaspersien dans l'horizon d'une pensée marxiste qui n'en a pas fini de faire avec l'histoire en train de se faire :

M. Jaspers semblait dire, en somme, que nous ne pouvons apercevoir l'avenir de l'humanité qu'en perspective. Eh bien, ce mot de perspective est justement un mot marxiste. Les marxistes praticiens comme Lénine ont toujours pensé qu'il était impossible de prévoir d'une manière scientifique l'avenir, qu'on n'avait connaissance que des lignes générales de la vie, et que même le devenir historique dans son détail, les voies par lesquelles cet avenir finalement serait réalisé demeuraient des choses que l'on ne peut que conjecturer, que l'on peut esquisser d'après des conjectures probables, mais qui, de toute façon, ne se présentent pas avec le caractère d'un savoir scientifique¹⁴⁹.

Dans ce moment de dialogue entre Jaspers et ceux qui ont été formés dans l'horizon philosophique germanique qu'il a contribué à élaborer, on ne s'étonnera pas de voir comparaître également la figure de Raymond Aron. De nouveau rassemblés pour un temps au sein de la revue *Les Temps Modernes*, qui vient de naître, les anciens élèves de l'École normale semblent avoir conservé, en dehors des laboratoires de psychologie et des salles de consultation de malades, l'exigence d'expérimentation subjective qu'ils avaient trouvée deux décennies plus tôt dans les protocoles d'enquête de l'école de Würzburg et l'exigence formulée par Jaspers de se rendre capable d'appréhender l'expérience délirante comme telle.

Mais je répondrai que la volonté de prévoir ce qui arrivera, la volonté chez l'homme de devenir maître de sa propre histoire n'est pas une folie, parce qu'elle est une nécessité. Si

146. Georges Canguilhem, « Raymond Aron et la philosophie critique de l'histoire », *loc. cit.*

147. Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, p. 336-337.

148. C'est pour cette raison que, contre Aron, Sartre choisit d'insister sur la dimension pathétique de la philosophie de Heidegger : « Le "pathétique" de Heidegger, bien qu'incompréhensible au plus grand nombre, frappe avec ces mots de Mort, Destin, Néant jetés çà et là. Mais surtout il venait à point. J'ai dit que je l'attendais obscurément, je souhaitais qu'on me procurât des outils pour comprendre l'Histoire et mon destin ». Jean-Paul Sartre, *Carnets de la drôle de guerre*, p. 470.

149. *L'Esprit européen. Rencontres Internationales de Genève*, Neuchâtel, Les Éditions de la Baconnière, 1947, p. 314. La conférence de Jaspers couvre les pages 363-404.

nous ne le faisons pas, les événements tomberont sur nous sans que nous les comprenions, nous serons brisés, coupés de cette histoire qui se déroulera selon un rythme que nous n'aurons pas pu prévoir. Un certain rationalisme, un certain postulat de la rationalité de l'histoire est quelque chose que nous ne pouvons pas éviter, parce que cela se confond avec les nécessités de notre vie. N'importe quel homme, du moment qu'il prend une position politique, n'importe quel homme a une certaine conception d'ensemble de la vie historique et, s'il ne la formule pas en mots, il l'exprime néanmoins par ses actes. Je vois, par exemple, en France, qu'un théoricien comme Raymond Aron, qui a soutenu cette idée que l'histoire n'est pas susceptible d'interprétation objective, est néanmoins amené, quand il prend position personnellement, à impliquer dans cette position toute une conception de l'avenir. De sorte qu'il ne dépend pas de nous d'accepter ou de refuser cette idée, elle s'impose à nous et, à mon sens, le mot « existence », au sens personnel que j'entends, renferme indissolublement les deux idées suivantes : Nous sommes dans un entourage circonscrit, et nous ne pouvons pas savoir le tout, mais en même temps, nous sommes reliés à ce tout, et si nous refusons de prendre en considération ce tout, nous nous mutilons nous-mêmes¹⁵⁰.

L'expérience de la folie et l'expérience de l'Histoire ont ainsi partie liée. L'exploration du mémoire de DES de Sartre sur l'image, contemporain de la traduction de la *Psychopathologie générale* de Jaspers, offre un aperçu sur la manière dont l'histoire de la psychologie et de la psychiatrie en France dans l'entre-deux-guerres est inséparable d'une aventure collective qui n'a finalement laissé qu'en apparence de côté la psychologie au profit de l'histoire. Ce qui était en jeu, alors, c'était bien plutôt la possibilité d'élaborer une autre – ou d'autres – méthode(s) scientifique(s) capables de mieux appréhender l'expérience des hommes en situation et de les doter d'une capacité de compréhension critique des outils mêmes qui leur permettent de s'orienter dans le monde dans lequel ils sont incessamment précipités et qui est pourtant à la fois le leur.

150. *Ibid.*, p. 314-315.